BUREAUX ET REDACTION
9334 Avenue Jasper Est,
EDMONTON.
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
CANADA $1.00
ETATS-UNIS 1.50
EUROPE . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées à
BOITE POSTALE 98. TELEPHONE 1675
EDMONTON.
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 42. EDMONTON, JEUDI, 13 AOUT 1914. FONDE EN 1905.

Les Troupes Francaises Envahissent l'Alsace

L'ANGLETERRE ENVOIE DES TROUPES EN FRANCE—LA FRANCE DECLARE LA GUERRE A L'AUTRICHE

LES FRANCAIS VICTORIEUX S'EMPARENT DE CANONS ALLEMANDS

Les soldats français font irruption en Alsace et enlèvent des canons à l'ennemi.

LES ALLEMANDS SUBISSENT DE LOURDES PERTES

Paris, 12 — Les troupes françaises et allemandes sont en contact sur toute la frontière. A Maugrennes, au nord-est de Verdun, les Allemands ont attaqué les Français lundi soir. L'armée française prit aussitôt l'offensive et repoussa l'armée allemande en lui infligeant des pertes sérieuses. Une batterie allemande a été détruite par l'artillerie française; une autre batterie allemande a été capturée avec une grande quantité de munitions.

Près de Loucel un régiment allemand flanqué d'artillerie a été repoussé. Les pertes allemandes sont très élevées.

Le village de Lagarde, en territoire allemand, a été conquis par les Français à la pointe des baïonnettes.

—o—

UNE CHARGE A LA BAIONNETTE

La prise de Alkirch par les troupes françaises est un brillant fait d'armes.

Paris, 10 — Le rapport officiel de la prise du village de Alkirch, en Alsace, dit que les troupes françaises arrivèrent en vue de ce village, un peu avant la nuit vendredi. Alkirch était défendu par de larges tranchées qu'occupait une brigade allemande.

Le nombre des deux troupes ennemies était sensiblement le même. Les Français, chargeant à la baïonnette, avec un entrain endiablé, emportèrent les premiers retranchements sans coup férir. Les Allemands, pris de panique, abandonnèrent aussitôt leurs positions et s'enfuirent poursuivis par un régiment de Dragons, dans la direction de Wallheim, et laissant derrière eux un grand nombre de tués et de blessés.

A leur entrée dans le village les soldats français furent acclamés par les habitants.

A l'aube les troupes françaises reprirent leur marche sur Mulhouse.

Aux approches de Mulhouse les éclaireurs découvrirent que les Allemands avaient abandonné la plupart de leurs retranchements. En moins d'une heure les Français occupaient cette ville.

La prise de ces deux villes à la pointe des baïonnettes françaises a déchaîné un enthousiasme indescriptible en France.

—o—

Sous le commandement du général Joffre, généralissime des troupes françaises, la fameuse "Brigade de fer" envahit l'Alsace-Lorraine et occupe plusieurs villes.

L'ENTHOUSIASME EST INDESCRIPTIBLE EN FRANCE

Paris, 10 — Les troupes françaises, — soutenues par un désir de revanche qui depuis quarante-quatre ans fait battre tous les coeurs français, — ont envahi l'Alsace-Lorraine et se sont emparées de plusieurs villes.

Plusieurs engagements très vifs se sont produits dans la Basse-Alsace et d'après un rapport du ministre de la guerre belge, les pertes seraient de 30,000 hommes du côté allemand et de 15,000 du côté français.

Paris, 10 — L'invasion de la Basse-Alsace par l'armée française, sous le commandement du général Joseph Joffre, a suscité un enthousiasme indescriptible dans toute la France.

Les villes de Altkirch et de Mulhouse sont occupées par les soldats français et bien que ces deux villes n'aient pas une très grande importance stratégique, l'effet moral produit sur les troupe est excellent.

On déclare également que Colmar est tombée au pouvoir des Français.

Un rapport officiel déclare que les pertes ne sont pas excessives du côté français, tandis qu'elles sont très sérieuses du côté allemand.

Les Alsaciens-Lorrains sont tellement heureux de la réapparition des troupes françaises après quarante-quatre ans, qu'ils ont arrachés les poteaux-frontière entre les territoires français et alsacien.

On signale l'arrivée au nord de la Suisse de régiments autrichiens qui viendraient prêter main-forte aux troupes allemandes.

La France n'étant pas en guerre avec l'Autriche des explications ont été immédiatement demandées à l'ambassadeur autrichien à Paris.

Avant de quitter Mulhouse les Allemands ont incendié plusieurs maisons et notamment les entrepôts de fourrage et d'approvisionnement de tous genres.

La loi martiale a été décrétée dans toute l'Alsace et les autorités allemandes ont fait connaître que toute personne suspecte de sympathie à l'égard des Français serait exécutée immédiatement.

Les troupes allemandes battent en retraite devant les Français

Londres, 13 — Les dernières dépêches mandent que les troupes allemandes battent en retraite devant l'armée française sans opposer de résistance. On ne croit pas qu'un engagement décisif se produise avant que les forces belges, augmentées du corps expéditionnaire anglais, prennent l'offensive.

Les correspondants de guerre déclarent que les 10,000 Allemands qui ont pénétré dans Liège, sont dans une position précaire.

Les troupes belges continuent d'occuper tous les forts environnant Liège et les Allemands seront pris comme dans une souricière lorsque les troupes franco-belges les attaqueront.

Paris, 10 — Le correspondant bruxellois du "Temps" télégraphie aujourd'hui que la marche des Allemands en Belgique a été complètement entravée et que, dans les cercles officiels, on considère que Bruxelles et la Belgique centrale sont définitivement protégés contre une invasion allemande.

—o—

LA FRANCE S'EMPARE D'UNE COLONIE ALLEMANDE

Londres, 9—Les troupes française du Dahomey ont pénétré sur le territoire du Tongoland, colonie allemande de la côte occidentale d'Afrique, et se sont emparés de la capitale. Les troupes anglaises ont pris possession de la partie nord de ce territoire.

LA FRANCE DECLARE LA GUERRE A L'AUTRICHE

L'Autriche n'ayant pas répondu d'une façon satisfaisante à la France, cette dernière puissance lui a déclaré la guerre.

New-York, 10 — Une dépêche spéciale de Paris au "Telegram," de New-York, mande que l'état de guerre a été officiellement déclaré entre la France et l'Autriche.

L'ambassadeur autrichien à Paris a reçu ses passeports aujourd'hui et il a aussitôt quitté la capitale française. La déclaration de guerre de la part de la France a suivi immédiatement le refus, de la part de l'Autriche, de cesser la concentration de ses troupes sur la frontière suisse.

Londres, 10 — L'ambassadeur français à Vienne a demandé ses passeports aujourd'hui.

—o—

$1,000 POUR LE PREMIER DRAPEAU ALLEMAND!

Paris, 8 — Un industriel parisien, grand fabricant de drapeaux, vient d'offrir une récompense de $1,000 au soldat français, quelque soit son grade, qui s'emparera du premier drapeau allemand sur le champ de bataille.

—o—

UN CADEAU DU CREUSOT

Paris, 9 — Les importantes usines françaises du Creusot ont donné au gouvernement quatre batteries d'artillerie d'un modèle très récent qui avaient été commandées par un gouvernement étranger. Ce cadeau a une valeur de $2,000,000.

LA FRANCE ET LA BELGIQUE METTENT LEURS RESSOURCES EN COMMUN

Paris, 10 — Les gouvernements français et belge viennent de décider que toutes les ressources et munitions des deux pays seront mises en commun pendant toute la durée de la guerre.

—o—

Une rumeur de bataille

Bruxelles, 10 — Une rumeur courante ici tendrait à laisser croire qu'une bataille a lieu en ce moment sur la frontière entre les Français et les Allemands.

Quarante-six mille Allemands concentrés à Esch, auraient tenté de pénétrer sur le territoire français.

La prise de Colmar serait très prochainement confirmée par le ministère de la guerre français.

La statue de Strasbourg à Paris

Paris, 10 — A la nouvelle de l'invasion française en Alsace, de nombreuses Parisiennes sont allées couvrir de fleurs la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde.

De nombreuses femmes s'agenouillèrent autour de la statue, priant Dieu de bénir les armes françaises et le remerciant de permettre, que 44 ans après, les morts de 1870 soient vengés.

LA FOLIE CRIMINELLE DE GUILLAUME

Lorsque les historiens de l'avenir écriront le récit de la "Guerre des Sept Nations," le monde demeurera stupéfait en constatant avec quelle inconcevable légèreté l'empereur allemand s'est jeté dans la plus formidable des aventures.

En s'engageant dans la guerre actuelle l'empereur Guillaume a commis une double erreur à la fois politique et militaire. Il a cru que la Triple Entente se disloquerait dès que les menaces d'une guerre européenne se préciseraient. Il était fermement convaincu que la France déchirée par des divisions intérieures n'était pas prête et que son armée, affaiblie par la loi de deux ans, ne soutiendraient pas le choc des légions allemandes.

Guillaume pensait que la Russie était en proie à une révolution politique et une crise industrielle; il s'imaginait que l'Angleterre agitée par le problème du Home Rule se désintéresserait de toute question extérieure. L'empereur allemand croyait encore que la Belgique, terrifiée à l'approche des régiments de Uhlans, laisserait ses armées violer sa neutralité sans l'ombre de résistance; il n'était pas jusqu'à l'Italie enfin [illegible] il [illegible] moindre doute: Victor Emmanuel et son gouvernement devaient, pensait-il, prendre leur mot d'ordre à Berlin, et s'attacher étroitement à la fortune allemande.

Quelle amère désillusion pour Guillaume!

L'armée française, admirablement préparée, oppose un mur d'acier à la frontière et envahit l'Alsace.

La Belgique se couvre de gloire militaire en résistant victorieusement aux hordes allemandes.

L'Italie affirme à maintes reprises sa neutralité et sa volonté de la maintenir.

La Russie mobilise avec une admirable rapidité une armée gigantesque de 6,000,000 d'hommes parfaitement entraînée et disciplinée.

Quant à la Grande-Bretagne, son entrée en scène constitue peut-être la plus rude désillusion pour l'Allemagne.

Voici d'ailleurs ce que disait il y a deux jours, à son arrivée à Londres, le correspondant berlinois du "Times":

"Jusqu'à mardi, jour de la déclaration de guerre par l'Angleterre à l'Allemagne, l'Angleterre était adulée par les Allemands. Les journaux affirmaient que la neutralité anglaise ne pouvait être mise en doute. Mardi soir, soudainement, l'attitude changea. Le Kaiser entra dans une effroyable colère et maudit l'Angleterre qui demeurait fidèle à son alliance avec la France. La populace berlinoise se rua sur l'ambassade anglaise et la mis à sac. Le chancelier impérial déclara au Reichstag, que le 4 août 1914, demeurerait dans l'histoire l'un des jours les plus critiques de l'Allemagne."

L'armée allemande a perdu à Liége beaucoup du prestige dont à tort on la paraît.

Les autorités militaires affirment que de toutes les armées européennes, l'armée allemande est la seule qui n'ait point profité des dernières guerres. La tactique allemande date de 1870.

Les Allemands, beaucoup trop confiants dans leurs faciles succès d'il y a un demi siècle, se préparent un terrible réveil.

—o—

ILS SONT EN RETARD!

Les Allemands, selon leurs calculs, devaient être à Liège le 3 août, à Lille le 5 et à Paris le 15 du même mois.

Ils sont légèrement en retard!

LES ALLEMANDS SE DESHONORENT PAR LEURS ATROCITES

L'histoire flagellera ce peuple de barbares qui est la honte du XXe siècle.

FUSILLES POUR AVOIR CRIE "VIVE LA FRANCE!"

Paris, 10 — Chaque jour on apprend des histoires révoltantes de la cruauté allemande.

Un étudiant français, nommé Jean Demonbynes, de retour d'Allemagne, a affirmé sous la foi du serment la véracité du fait atroce suivant:

A Lerrach, Allemagne, un étudiant français attendant un train à la gare commis l'imprudence de crier "Vive la France," il fut immédiatement placé contre le mur de la gare et fusillé sans procès. Trois jeunes Français, ayant protesté contre cette exécution barbare, furent également fusillés, séance tenante. Après cette quadruple exécution un cinquième étudiant français ne put contenir son indignation et cria "Assassins!"; il subit le même sort. Les cinq exécutions n'avaient pas pris une demi heure.

Au combat de Liège, en Belgique, les Allemands ont tué plus de cinquante "boy scouts," qui portaient des dépêches.

Le Kaiser renvoie ses uniformes anglais

Londres, 9 — L'empereur Guillaume a renvoyé au roi George V ses uniformes de l'armée britannique, en déclarant "qu'il ne se déshonorerait plus dorénavant en les portant." Le roi Georges qui avait certains grades militaires dans l'armée allemande a envoyé sa démission au gouvernement allemand.

Des otages

Bruxelles, 10 — Le général Von Emmich, commandant des troupes allemandes qui sont entrées dans Liège, s'est saisi de l'évêque, du maire de la ville et de plusieurs notables, et les a emprisonnés comme otages. A la moindre hostilité de la part des habitants de Liège envers les soldats allemands, ces otages seront fusillés.

Les Allemands sont affamés

Bruxelles, 10 — Après le combat de Liège, les blessés allemands, recueillis dans les ambulances belges, ont déclaré que les troupes allemandes n'ont que très peu de provisions, et qu'ils n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures lorsqu'ils sont tombés.

Le casino de Monte Carlo est fermé

Rome, 10 — Le casino de Monte Carlo a été fermé. Le sous-directeur, un Allemand, nommé Kotz a été arrêté comme espion allemand et fusillé.

—o—

L'ALLEMAGNE DEMANDE L'AIDE DE L'ESPAGNE

Rome, 9 — On déclare que l'Allemagne, ne pouvant obtenir l'aide de l'Italie dans la guerre actuelle, songerait à demander le concours de l'Espagne.

LES BELGES SE COUVRENT DE GLOIRE MILITAIRE

Bruxelles, 8—Après leur échec de mercredi qui leur coûta 8,000 hommes près de Liége, les Allemands son trevenus à la charge avec un redoublement d'ardeur.

Une division d'infanterie allemande supportée par la cavalerie s'est avancée sur un terrain miné. L'explosion de la mine a anéanti toute la troupe. Les Belges ont ramassé plus de 1,200 blessés sur le champ de bataille.

Ils ont laissé les Allemands s'approcher du fort Parchon au nord-est de Liége puis ont ouvert un feu d'artillerie qui les a forcés de retraiter.

Un détachement de Uhlans, est entré dans la ville mercredi, dans le but de s'emparer des autorités.

A peine à quelques pas des quartiers généraux, ils furent surpris et tous tués. Les obus allemands ont fortement endommagé les murs de deux forteresses dont ils s'emparèrent. Cependant les Belges placés dans les autres forts continuèrent leur feu, semant la mort parmi les troupes ennemies qui s'avançaient.

En dépit de la résistance héroïque des Belges on pense à Bruxelles que la garnison de Liége cèdera bientôt sous les attaques incessantes des Allemands dont les forces sont considérablement supérieures en nombre. De là ils se dirigeront sur Namur pour atteindre la frontière française au plus tôt.

Namur est, très bien fortifiée et ils rencontreront là une résistance aussi vive qu'à Liége.

—o—

Le Monténégro attaque l'Albanie

Rome, 11 — Les troupes monténégrines se sont emparées aujourd'hui de Scutari, chassant de cette ville les troupes autrichiennes après un sanglant combat.

Les troupes du Monténégro se préparent également à attaquer les Autrichiens à Trebjo, en Herzégovine.

Une révolution est imminente en Bosnie

Rome, 10 — Une révolution contre l'Autriche est imminente en Bosnie, l'une des deux provinces slaves récemment annexées. Les révolutionnaires slaves ont juré de délivrer l'assassin de l'archidue Françis Ferdinand, actuellement emprisonné à Sarajevo.

Les armes et l'argent nécessaires aux révolutionnaires sont fournis par la Serbie.

—o—

GESTE ADMIRABLE

Paris, 7 — André Michelin, l'un des plus enthousiastes adhérents de la science de l'aviation, a offert $200,000 en prix pour les actes d'héroïsme qui seraient faits pendant la guerre actuelle. Le premier prix est de $20,000. Si un héros meurt en accomplissant un acte de courage extraordinaire, le prix va à sa famille.

NOUVELLES BREVES DE LA GUERRE

—On signale des escarmouches entre cavaliers français et allemands au nord de la Meuse.

—31,000 Allemands ont été mis hors de combat à la bataille de Liége.

—On annonce officiellement que les Français ont dû évacuer Mulhouse; ils se sont retranchés dans les faubourgs.

—Un sous-marin a tenté sans succès de torpiller les navires de guerre anglais de la flotte de la mer du Nord.

—900,000 Allemands et 1,000,000 de Français et Belges sont en présence actuellement sur les frontières belges.

—L'équipement des troupes allemandes est défectueux; les lourdes bottes de l'infanterie empêchent les soldats de se mouvoir rapidement.

—En prévision d'une marche rapide sur la France, l'état-major allemand a négligé la question du ravitaillement de son armée.

—Les Américains de retour d'Allemagne sont indignés des mauvais traitements qui leur ont été infligés.

—Le sentiment anti-autrichien prend de jour en jour plus d'intensité en Italie.

—Lord Kitchener dispose actuellement de 500,000 hommes sous les armes.

—Les Allemands ont attaqué avec furie le fort Leraing, aux portes de Liége, dimanche soir. Ils ont été repoussés laissant 800 morts sur le terrain.

—L'armée turque est mobilisée rapidement sous la direction d'officiers allemands.

—On a découvert sur le rivage du Pacifique, auprès de San Francisco des épaves d'un navire de guerre britannique.

—La mobilisation russe de 6,000,000 d'hommes sera terminée le 21 août.

—On déclare que des émeutes ont lieu journellement à Berlin.

—On est toujours sans nouvelles de la flotte anglaise de la mer du Nord.

—300,000 Russes ont envahi l'Autriche.

—Le président Poincaré a demandé aux femmes et aux enfants de France de faire eux-mêmes les récoltes.

—Le service, sur les réseaux des chemins de fer français est fait en grande partie par les femmes et les filles des employés.

—M. Poincaré a conféré la croix de la Légion d'Honneur à la ville de Liége pour sa belle défense.

Parmi les premières troupes françaises ayant pénétré en Alsace, sont les fameux "Turcos," d'Algérie.

L'ex-impératrice Eugénie a donné $7,000 à l'oeuvre de la Croix-Rouge.

Les Français se sont emparés d'une fabrique d'aéroplanes allemande à Mulhouse.

L'Allemagne mobilisé 1,000,000 d'hommes de sa réserve finale.

Un journaliste arrivé de Berlin à Londres déclare que tout fait prévoir qu'une révolution est à la veille d'éclater en Allemagne.

Le navire allemand "Kron Prinz Wilhelm" aurait été capturé par le croiseur anglais "Essex" dans l'Atlantique du Nord.

FEUILLETON DU COURRIER DE L'OUEST

ROMAN D'AMES

Suite

Adalbert de Vérignan n'était certes pas ,au point de vue physique, ce qu'on appelle un dégénéré. Il était si grand et si robuste, son visage assez haut en couleurs respirait une telle plénitude de vie, son profil très aristocratique avait des lignes si nettes, que cet homme, à première vue, évoquait une idée de force et de domination. Mais quand on l'examinait de près, quelque chose d'indécis dans le regard, l'étrange mobilité des narines et des lèvres, ne tardaient pas à détruire l'impression première.

Maintenant le silence régnait dans le petit salon où le frère et la soeur étaient demeurés seuls. Adalbert venait de s'asseoir dans l'angle du canapé aux coussins de mousseline fleurie. Il tourmentait ses gants, comme un homme gêné, énervé, qui voudrait être à cent lieues... En face de lui, Guillemette, penchée sur une table fragile, dérangeait les oeillets d'un surtout, et semblait absorber son attention entière dans la combinaison des nuances. De temps à autre, il coulait vers elle un regard indéfinissable: se disait-il qu'elle paraissait déplacée au milieu de cet intérieur? Nutête, elle avait encore un air plus royal; son profil, couronné par les cheveux châtains qu'elle nouait très haut en dépit de la mode, était fait pour glisser sur le fond des tapisseries précieuses ou des lambris fouillés depuis des siècles.. Et Guillemette avait loué, tout meublés, ces appartements neufs dont les murs, revêtus d'un plâtre éblouissant, s'égayaient de frises pyrogravées et d'immenses éventails décoratifs. Elle frôlait ces rideaux de cretonne, elle se mouvait parmi des choses légères, aux couleurs vives... Enfin elle prit une chaise contre le bras du canapé, puis, s'inclinant légèrement vers son frère:

—Et Vérignan? interrogea-t-elle à voix contenue.

—Eh bien! Vérignan... dans deux ou trois ans, il sera en vert au lieu d'être en violet. Les champs remplaceront les bruyères. Il y perdra son air écossais et romantique... Ce sera dommage pour la poésie...

Guillemette le fixa longuement, le silence retomba de tout son poids.

—Et Trécaret? demanda subitement Adalbert, rappelant sa soeur qui s'éloignait, sans doute pour donner un ordre.

Elle retourna vers lui son visage plus pâle que de coutume.

—Trécaret? Je suis loin de m'y déplaire, répondit-elle froidement.

—Vous êtes trop bonne de le dire, reprit-il avec une pointe d'emphase, et je serais navré de vous imposer un sacrifice au-dessus de vos forces.

—Je ne me sacrifie pas... et je ne m'ennuie pas, bien qu'il n'y ait ici personne à voir.

—Pas même les Le Tiennec? Mlle de Vérignan, qui sortait, s'arrêta court.

—Que voulez-vous dire, Adalbert?

—Que les Le Tiennec sont ou vont devenir vos voisins de plage: cela ressort clairement d'une conversation que j'ai entendue en route.

—Après tout, peu m'importe, déclara la jeune fille.

Mais il insista, avec un secret désir de piquer, de blesser:

—Il vous sera cependant difficile de les traiter en étrangers; sur cette plage qui n'a rien d'un "Paris au bord de la mer", la parenté sera connue du jour au lendemain.

—Je suppose, prononça fermement Guilmette, qu'ils auront assez de tact pour ne pas s'en prévaloir!

Heureusement, on vint annoncer que "Mademoiselle était servie," et ce frère, et cette soeur, si étrangers en apparence, ces deux êtres qui ne pouvaient, eût-on dit, s'adresser la parole sans se heurter, accueillirent la diversion avec un intime soulagement.

On passa dans la pièce voisine où se trouvait Fraulein Anna, et l'on se mit cérémonieusement à table... Tout à coup la porte du fond s'ouvrit avec bruit.

Renée entra en tourbillon, décoiffée, la robe attachée de travers.

—C'est trop fort! gronda l'institutrice.

—Bonsoir, bonsoir, petit père! s'écriait Renée; je vous ai entendu, me voilà!

—Bonsoir, chérie, fit M. de Vérignan, dans un élan de joie qui le transfigura pendant la durée d'un éclair.

Il s'écarta de la table, enleva sa fille, l'assit sur son genou, caressant avec une sorte de fougue cette enfant qu'il avait toujours préférée et gâtée dans les rares instants où il s'était occupé d'elle. Il écouta le gazouillement du petit oiseau fébrile et capricieux.

—Oui, c'est joli la mer, mais il faudrait se promener toujours et ne rentrer jamais... Il faudrait jouer, et Stani ne veut pas... Qu'est-ce que vous m'avez apporté, petit père?

—Rien, ma pauvre mignonne! J'ai oublié... Ce sera pour la prochaine fois...

—Si elle le mérite, acheva Mlle de Vérignan.

—Voyez-vous cela? murmura-t-il sans conviction. Elle est méchante, alors?

—Il serait temps, je crois, de la mettre en pension, répondit Guillemette.

—En pension! par exemple!

Ce cri, dans cette atmosphère, fut comme l'éclat succédant aux menaces muettes de l'orage. La petite fille, d'un bond, avait sauté sur ses pieds.

—En pension! Je ne veux pas!

—Est-ce qu'on dit: "Je ne veux pas?" observa sa tante.

Renée trépignait, son visage à l'ovale trop aigu se décomposait au point de devenir méconnaissable.

—Je n'irai pas; je m'échapperai! clama-t-elle affolée. Emmenez-moi, papa, je suis trop malheureuse... Maman... oh! maman...

La voix s'étrangla dans une sorte de hoquet; à cet appel "Maman!" Adalbert avait pâli, comme sous un choc en pleine poitrine. Il jeta presque à la gouvernante l'enfant qui s'était accrochée à lui, secouée par une crise nerveuse. Les deux femmes emportèrent précipitamment Renée, dont les cris s'affaiblirent et finirent par se perdre derrière les portes refermées coup sur coup. Le comte de Vérignan resta debout contre sa chaise; tout son corps puissant frémissait. Il se versa un plein verre d'eau et l'avala sans reprendre haleine.

[illegible] pareille scène, c[illegible]

Au bout de cinq minutes, Guillemette reparut, les mains un peu tremblantes; mais Adalbert était sorti.

Il fuyait la maison où il était venu par ennui de la solitude. Longeant les arbustes que la lune baignait de lueurs molles, il saisit une branche au passage et la cassa violemment. Le sang lui montait à la tête, troublait la netteté de son regard. Là, où il n'y avait que la tristesse d'une déception, presque inavouée encore, et la contrainte d'une âme se repliant instinctivement sur elle-même, il croyait voir, — et ce n'était pas pour la première fois, — une attitude de supériorité. A quoi tendaient toutes ces leçons plus ou moins indiscrètes? A faire valoir le service rendu?

Il s'imainait tantôt qu'on voulait de parti-pris le séparer de ses enfants, tantôt qu'on se désintéressait d'eux et qu'on avait hâte de les lui rendre. Puis il se rendit compte, vaguement, qu'il pensait là des extravagances et des monstruosités.

Il avait laissé à sa gauche le chemin accidenté et poétique, appelé "chemin des Villas; mais, le long de la voie en terrasse, d'où partaient des escaliers descendant vers le port, il y avait encore des villas, toutes riantes, verdoyantes et fleuries. En face de la mer, que moirait la lune, le Grand Hôtel des Bains se dressait, balayant la rue des flots de ses lumières électriques.

De automobiles stationnaient à l'entrée, une bande de promeneurs passa en causant bruyamment. Certes, ce n'était là ni Biarritz ni Trouville; et cependant l'éclat de l'illumination, la vue des groupes joyeux installés aux petites tables du café, les sons de violon s'échappant de l'intérieur agirent, en ce moment, sur le frère de Guillemette. Une vague de souvenirs troublants lui envahit le cerveau, pendant qu'il posait le pied sur le trottoir... S'il entrait là pour prendre seulement un ou deux louis par passe-temps, cela ne tirerait pas à conséquence... Mais il s'arrêta comme devant un obstacle infranchissable.

—Non, dit-il tout bas, j'ai juré, c'est fini.

. . . .

Mlle de Vérignan était montée à sa chambre dès qu'Adalbert avait disparu; elle éteignit sa lumière et s'avança au clair de lune, sur le balcon rustique.

Malgré son habitude de se dominer extérieurement, elle était à bout de forces et laissa tomber sa tête sur ses mains.

Tout contact avc son frère était, pour elle, une épreuve; non seulement elle sentait, entre elle et lui, de criantes dissonances d'âme mais elle ne lui pardonnait pas d'avoir défloré de si bonne heure, pour elle, un idéal chèrement caressé. Elle eût voulu le respecter et l'admirer plus que tout au monde, lui le chef de la famille, le représentant de la race, le transmetteur du nom. C'était trop dur, pour elle, de se dire que le comte de Vérignan avait été jusqu'à trente-deux ans, un prodigue effréné, un joueur scandaleux... qu'il resterait probablement tout sa vie un homme sans ressort, traînant lâchement un devoir imposé par la seule force des choses.

Maintes fois elle en avait eu le soupçon, aujourd'hui elle en était convaincue: ce qui l'avait poussé au travail, ce n'était pas un noble désir de se régénérer, c'était, purement et simplement, la nécessité de vivre.

Et Guillemette se rappelait, hélas! qu'après s'être marié à la suite d'un incident romanesque, il avait, peu à peu, négligé, délaissé sa femme qui, finalement, était morte de chagrin; qu'il était allé jusqu'à engager son patrimoine et ruiner ses enfants... Comment compter sur un tel homme? Elle avait pourtant bien cru, un jour, qu'il se repentait du fond de l'âme; elle le voyait encore, ployé en deux, étouffé par les sanglots devant ce lit de mort... Et quand, entraînée par la conscience de la solidarité familiale et par un mouvement de pitié généreuse, elle était venue tout naturellement, comme on accomplit un devoir, tendre la main à ce coupable aux abois; quand elle lui avait offert le salut à la fois moral et matériel en proposant de dégrever le château et de fournir des fonds pour le défrichement des bruyères, il avait eu, envers elle ,un élan de reconnaissance éperdue... Maintenant encore elle refusait d'admettre qu'un comte de Vérignan fût homme à trahir un serment sacré.

Le trouble, né du conflit des sentiments dans l'âme de Guillemette grandit bientôt jusqu'à l'angoisse... Machinalement, elle quitta le balcon. La clarté de cette nuit bleuâtre inondait la petite chambre; sur les rideaux, des lueurs traînaient comme des pans de gaze. La jeune fille s'arrêta devant une grande photographie posée sur une étagère, juste en face de la fenêtre.

C'était le portrait d'une femme jeune, à la beauté douce; sur le fond luisant ,où se jouaient des reflets de lune, la tête se détachait comme en relief. Une vie intense animait les yeux tristes... si tristes, que Guillemette murmura:

—Que voulez-vous que je fasse, Isabelle? Je ne puis rien de plus.

Le regard profond sembla répondre alors:

—Tu pourrais tout, si tu voulais...

Et Mlle de Vérignan se détourna, comme si les prunelles mystérieuses l'eussent poursuivie d'un reproche.

Elle jeta sur sa tête et ses épaules une mantille blanche, étendit la main vers le bouton de la porte, puis, se ravisant, alla vers le bureau pour y prendre une lettre qui était restée en évidence. Sans troubler le silence de la villa endormie, elle redescendit, sortit dans le jardin. Les scintillements de la mer lançaient des flèches d'argent à travers les feuillages; aux bordures, les oeillets pourpres et les résédas embaumaient. Le flot grondait doucement vers les Sept-Pointes, le crissement des grillons tremblait par toute la falaise, aucun bruit humain ne parvenait plus à Guillemette et l'agitation de son coeur ne se calmait pas.

A suivre



COIN DES JEUNES ET DES PETITS

LECTURES DU DIMANCHE

EVANGILE

11e dimanche après la Pentecôte, (16 août 1914)

Selon S. Marc, chap VII, versets 31-37

GUERISON D'UN SOURD-MUET

En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr et vint par Chidon vers la mer de Galilée, en traversant le pays de la Décapole. On lui amena un sourd et muet, et on Le suppliait de lui imposer les mains. Alors Jésus le tira à part de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles et lui toucha la langue avec sa salive. Puis, levant les yeux au ciel Il soupira, et lui dit: Ephphéta; c'est-à-dire: Ouvre-toi. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, le lien de sa langue fut dénoué, et il parlait distinctement. Il leur défendit de le dire à personne; mais plus Il le leur défendait, plus ils le publiaient, et ravis d'une admiration sans bornes, ils disaient: Tout ce qu'Il a fait est merveilleux! Il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Explication

1

D'après les Pères de l'Eglise, ce malade est l'image de l'humanité déchue, qui ne peut entendre la Doctrine du Salut, ni louer et prier Dieu.

En présence d'une si grande misère, le Sauveur éprouve un sentiment de profonde pitié.

2

L'Eglise, imitant l'action de Jésus à l'égard du sourd-muet, a adopté, dès la plus haute antiquité, un rite semblable dans les Cérémonies du Baptême. Le prêtre met du sel sur la langue de celui qui reçoit le sacrement, touche son oreille et dit: Ouvrez-vous.

L'oreille du baptisé est ouverte à l'enseignement de l'Evangile, et sa langue est préparée à rendre témoignage à Dieu et à la vérité.

3

Ce miracle nous permet de contempler en J.-C. la manifestation de la double nature humaine et divine.

En tant qu'homme, "Il lève les yeux au Ciel" et "pousse un soupir": Il prie.

Comme Dieu, Il commande à la nature, en disant: "Ephpheta, ouvrez-vous; et aussitôt la guérison s'accomplit entière et parfaite."

4

"Jésus leur défendit d'en rien dire à personne"; c'était là une leçon d'humilité et de modestie qu'Il leur donnait, et non un précepte rigoureux qui les obligeait à se taire.

Aussi bien, leur admiration est à son comble et il leur est impossible d'en retenir l'enthousiaste expression.

IL Y A UN DIEU

Le monde existe. Il lui faut un auteur

On peut arriver à la connaissance certaine de la vérité par deux chemins, 1o. ou par le raisonnement philosophique et scientifique qui est le fait des esprits cultivés; 2o. ou par le sens commun qui est le partage de tous les esprits droits, cultivés ou non.

Ces deux moyens se valent et donnent chacun la certitude;mais quand ils se réunissent, ils se fortifient considérablement et font sur notre âme une impression profonde qui produit la conviction.

C'est ce qui arrive pour l' EXISTENCE DE DIEU.

1

Le RAISONNEMENT PHILOSOPHIQUE nous dit que le monde existe, qu'il lui faut un auteur, que cet auteur c'est Dieu.

En effet, on ne peut expliquer l'existence du monde que de deux manières, savoir:

Ou pa rl'intervention d'une cause première, incréée et créatrice qui s'appelle Dieu.

Ou par la matière éternelle et aveugle, qui de proche en proche façonne le monde et l'humanité.

Le choix s'impose: Ou Dieu ou la matière éternelle.

Or, mystère pour mystère, j'aime cent fois mieux mettre au point de départ de l'univers une intelligence infinie, une puissance infinie, un Etre premier qui n'a pas eu de commencement,que de croire à un monde aveugle qui n'a jamais commencé et qui s'est fait tout seul.

Si vous rejetez le mystère d'un Dieu éternel et autour de toutes choses, vous admettez donc le mystère d'un néant produisant la vie, le mystère d'un monde s'engendrant on ne sait de qui et venant on ne sait d'où: mystère bien autrement profond, et mystère doublé d'une absurdité.

La croyance à rebours de l'athée est mille fois plus prodigieuse que la croyance rationnelle du théiste.

2

Le SENS COMMUN parle ici comme la philosophie.

Sur la route d'Orléans à Paris, un enfant était assis auprès d'un casseur de pierre. "Petit, dit le cantonnier, as-tu fait ta prière?"

—Non, je n'en fais jamais.

—Et pourquoi, petit, que tu ne pries pas le bon Dieu?

—Mon père, il dit comme ça qu'il n'y a pas de bon Dieu.

—Ah! il dit ça, ton père, fait le cantonnier en ramassant un caillou qu'il donne à l'enfant. Porte-lui ça à ton père, et dis-lui qu'il en fasse un comme ça."

Il n'y a pas d'effet sans cause. Un simple caillou n'a pas pu se faire tout seul. Toute créature vient de Dieu, chante Dieu, nous mène à Dieu.

* * *

Pendant la révolution un homme impie et méchant disait à un paysan: "Nous allons abattre vos clochers et vos églises."

—C'est possible, répondait le paysan, mais vous n'abattrez pas les étoiles, et tant que cet alphabet existera il nous servira pour faire épeler à nos enfants le nom de Dieu.

Le plus simple bon sens nous dit que, s'i ln'y avait pas un Dieu créateur, le monde n'existerait pas. Le monde existe, il lui faut un auteur, c'est DIEU.

3

Si les créatures avaient une pensée et un organe pour exprimer cette pensée:

Des profondeurs de l'Océan, du calice des fleurs, de la pointe des brins d'herbe, du caillou qui est sous notre pied, et de l'étoile qui scintille sur nos têtes, nous entendrions venir à nous une voix qui dirait: "Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. C'est Dieu qui nous a faits.

UNE PETITION

Les forçats de Cayenne travaillent à l'approfondissement de la rade...

Rien de plus effrayant que ces visages flétris. Le crime y a laissé ses stigmates hideux.

Regards farouches, rictus grimaçants, traits ravagés par la débauche.

Tout cela sue le vice et la haine. La seule vue de ces maudits inspire une incoercible horreur.

Et pourtant, on ne peut s'ampêcher de les plaindre.

Sous un soleil de mort, qui darde sur eux ses rayons implacables, aveuglés par la sueur, plongés jusqu'aux genoux dans la bourbe nauséabonde où viennent se corrompre tous les débris du port, dévorés par les maringouins qui criblent leurs membres de venimeuses piqûres, ils remuent et enlèvent la vase d'où chaque coup de pelle fait sortir des miasmes suffocants....

Leur poitrine halète douloureusement... La soif leur brûle la gorge.

Tout couverts d'éclaboussures fétides, ils ont l'air d'énormes cloportes se débattant dans la boue...

Sur le bord, deux gardiens, sabre au côté, revolver à la ceinture, surveillent cette quinzaine de damnés et ne les quittent pas du regard...

* * *

Il est défendu aux forçats de parler pendant le travail...

Ce qui signifie qu'i lne s'en privent pas.'.

—Moi, dit l'un à voix basse, en se tournant le dos aux gardiens pour plonger sa pelle dans la vase, je suis ici pour avoir refroidi trois pantes...

—J'ai fait mieux!... réplique un autre avec orgueil... J'ai estourbi deux flics!...

—Et toi?... demande le premier, en tournant son regard vers un jeune forçat, arrivé par le dernier bateau.

—Moi?... répond l'interpellé d'un ton amer, j'ai lu un livre!...

—Quoi?...

—Oui... un livre de Zola...

—C'est pas un crime ça!...

—Je sais bien... Mais ça été le commencement... Chez nous, on n'aurait pas chipé une épingle... Le vieux et la vieille étaient de l'ancien temps... On m'imbibait de bons conseils... Mais quand j'ai vu, dans ce bouquin-là, que tout le monde était pourri, les bourgeois, les ouvriers, les soldats, les financiers, les agriculteurs, les mineurs, je me suis dit: Faisons comme tout le monde!...

—Et... alors?...

—Alors, pour pouvoir faire la noce, j'ai barboté dans les profondes... Ça rapportait pas assez... Alors j'ai fait le coup du père François, du côté des fortifs; j'ai joué du coupe-sifflet; finalement, la rousse m'a envoyé pincer de la guitare...

—Et tout ça à cause que tu as lu ce bouquin-là?... C'est drôle, tout de même!...

—C'est pourtant vrai!...

Le jeune forçat s'absorba dans ses souvenirs... Il revoyait sans doute, par la pensée, un foyer à jamais désolé, où deux vieillards, son père et sa mère, baissaient leur front rouge de honte...

Ses compagnons allaient parler d'autre chose, quand le sifflet du gardien-chef retentit.

C'était le signal pour regagner le pénitencier... Les condamnés mirent leur pelle sur l'épaule, et, placés sur deux rangs, attendirent le commandement:

—"Par file à droite... En avant... marche!

Et la troupe s'avança pesamment, flanquée des deux surveillants qui, pour tromper l'ennui d'une longue marche, tirèrent leur journal!...

* * *

Le soir venu, les forçats furent, suivant leur règlement, bouclés dans leurs casemates...

Là, ils étaient chez eux...

Sans doute, les étroits soupiraux qui leur mesurent parcimonieusement l'air sont garnis de barreaux inébranlables; sans doute, la porte blindée de ce réduit est fermée à l'extérieure par de massives serrures et d'énormes verrous; sans doute, enfin, des sentinelles, arme chargée et baïonnette au canon, veillent au dehors et se promènent perpétuellement dans les chemins de ronde...

Mais si toute évasion est impossible, du moins on peut s'entendre pour monter des coups...

—Bien, tu sais?... dit un de ceux qui avait interrogé le jeune forçat pendant le travail.

—Quoi?

—Ton type... celui qui a fait ton livre... Comment qu'il s'appelle déjà?...

—Zola!

Oui, c'est ça... Eh! bien, il est au Panthéon!... Tu te rappelles, cette grande bâtisse qui se trouve du côté du Boul-Mich?... Avec cette mention: Aux grands hommes la patrie reconnaissante?...

—Pas possible!

—Oui... pendant qu'on marchait j'ai coulé un oeil sur le journal que lisait le gardien, et j'ai vu: "Zola au Panthéon..."

—Ça, c'est trop fort!... Lui qui est cause de tout le mal que j'ai fait!... Lui qui en a perdu tant d'autres!...

—Eh! bien, amusons-nous!

Ces dernières paroles furent dites par celui des forçats que ses exploits passés avaient imposé à l'admiration de ce ramassis misérable... on subissait son ascendant... Une foi les verroux tirés il était le roi du bagne....

On attendit curieusement...

Sans se presser, il se dirigea vers une poutre dans laquelle une cachette avait été ménagée. Il en tira du papier, de l'encre, une plume, et, sur ses genoux, se mit à faire une lettre...

Il faut croire qu'une idée exceptionnellement baroque avait poussé dans la cervelle du vieux bandit, car, aux premiers mots qu'il traça, une gaieté folle s'empara de ses camarades d'abjection... A chaque ligne, c'étaient des éclats de rire, des exclamations enthousiastes... on se tapait les genoux, on se tordait...

Et ce fut bien pis quand l'écrivain, ayant signé, dit:

—Signez aussi, vous autres... Et tâchez de ne pas faire de pâtés!...

* * *

J'ignore comment la lettre put être mise à la poste... Les forçats sont si habiles.

Tout ce que je sais, c'est que M. le chef du Secrétariat particulier, à l'Elysée, faillit s'évanouir quand il lut la missive suivante:

"Citoyen Président,

"Il paraît qu'on vient de reconduire Zola au Panthéon.

"Alors, nous, qui avons fait "moins de mal que lui, nous de-"mandons à y être enterrés aussi.

"Agréez, citoyen Président, nos "hommages les plus distingués.

"Bibi-la-Grinche, la Terreur de "Bicêtre, Coco-Bel-Oeil, Patte-"de Bois, etc., etc..."

On ne connaît pas encore la réponse faite à la demande des honorables pétitionnaires...

JEAN DES TOURELLES.

CE QUE NOUS GASPILLONS

Il vient de se former une société pour étudier et prendre les moyens de moins gaspiller.

Cette association a pour titre: "American Society for Thrift."

Elle tindra un congrès à San Francisco l'année prochaine et dans ce but elle a déjà commencé à recueillir des statistiques sur les extravagances du peuple des Etats-Unis.

D'après ces statistiques, aux Etats-Unis l'année dernière on a dépensé $600,000,000 pour des automobiles, c'est-à-dire presque deux fois plus que pour le tabac qui représente une somme de $350,000 000.

Les liqueurs enivrantes se chiffrent à $1,700,000,000.

Les liqueurs douces se montent à $325,000,000 pour l'année.

La gomme à mâcher atteint $25,000,000 et les confiseries $87,000,000.

On place à $600,000,000 ce que les Américains ont dépensé en théâtres, vues animées et autres spectacles.

Dans les hôtels, restaurants, cafés, salles de danses, etc., ils engloutissent $400,000,000.

Cela fait en tout $4,000,000,000; c'est-à-dire à peu près $40 par tête ou $200 par famille, ou encore un cinquième des dépenses totales du peuple américain.

AU JOUR LE JOUR ET AU FIL DE LA PLUME

Politique, économie politique, sociologie, colonisation, etc.,

11 août 1914.

Le Canada est donc maintenant en guerre, c'est-à-dire en état de guerre, si non en activité de guerre. Notre pays est susceptible d'être attaqué par l'ennemi d'un moment à l'autre, d'une heure à l'autre. Le sera-t-il?

A tout événement, on se prépare à la défense. C'est du côté maritime que nous serons attaqués cette fois-ci, si toutefois nous le sommes. Aussi, est-ce de ce côté-là qu'on se met en garde surtout.

* * *

Pourquoi cette situation nous est-elle faite aujourd'hui? Le Canada n'a encore déclaré la guerre à personne, tandis qu'aucune puissance n'est venue la lui déclarer nommément.

Pourquoi? C'est que, sans nous consulter en aucune façon, l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne le 4 août, à 11 h. du soir. Le même jour, à la même heure, le Canada, colonie britannique, est aussi entré dans l'état de guerre par le fait même.

Et, non seulement le Canada, mais encore Terreneuve, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Indoustan, le Sud-Afrique, et toutes les autre scolonies dépendantes de la Grande-Bretrage dans les cinq parties du monde, en un mot partout où flotte le drapeau britannique. L'Allemagne et les Allemands sont devenus l'ennemi commun.

Le même jour, et à la même heure, toutes les colonies allemandes, tant en Afrique qu'en Asie et ailleurs sont entrées en guerre avec l'Angleterre et ses colonies.

L'Allemagne ayant déclaré la guerre à la Belgique, sa petite voisine, voilà la colonie belge du Congo, située là-bas, bien loin en Afrique, se trouve aussi "ipso facto" en guerre avec l'Allemagne et ses dépendances, tant et si bien que l'autre jour un croiseur allemand est allé bombarder les ports du Congo.

* * *

Pourquoi des côtes de l'Algérie, situées en Afrique, loin de la France et de l'Allemagne sont-elles exposées chaque jour, en août 1914, aux projectiles meurtriers de la marine allemande? C'est que l'Allemagne et la France, deux nations européennes, sont aussi en guerre actuellement, et que l'Algérie, pays africain, est colonie française en même temps.

Il en est ainsi de toutes les colonies françaises en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie. Toutes sont considérées en état de guerre par le temps qui court.

* * *

On assiste aujourd'hui à l'application, sur une grande échelle, d'un principe on ne peut plus naturel et logique, celui-ci:

Quand une métropole est en guerre, toutes ses colonies extérieures le sont par là-même et nécessairement.

Quand une nation est en guerre, elle l'est partout où flotte son étendard, dans les îles comme sur les continents, sur terre, sur mer, et même dans l'air et les nuées.

Ce principe, si c'est un principe, ou ce fait, si vous aimez mieux, date de bien loin dans la nuit des temps écoulés. Depuis au moins quatre mille ans, chacun des 40 siècles passés, comme le nôtre, en a été le témoin plus d'une fois, avant comme après Jésus-Christ.

Et il en sera toujours ainsi.

Une colonie, en temps de guerre, ne peut d'elle-même déclarer sa neutralité à moins de proclamer son indépendance.

* * *

Etait-ce la peine d'appeler les malédictions du ciel et de la terre sur la tête de Sir Wilfrid Laurier, en 1911 et par la suite, pour avoir mentionné ce principe au cours d'une discussion à la Chambre des Communes?

Vous savez bien, messieurs, avait-il dit, que le Canada est en guerre chaque fois que la Grande-Bretagne, sa mère-patrie, est aussi en guerre.

Où est-il l'imbécile d'assez peu de mémoire pour avoir déjà oublié les avanies dont alors on a accablé cet homme sincère et droit?

De ce qu'il venait d'énoncer l'une des vérités les plus simples et les plus claires, une vérité vieille comme le monde, on l'a dénoncé comme un novateur, un hérétique, un traitre, un vendu, un "LIBERAL DOCTRINAIRE."

Les événements du jour viennent lui donner raison et le venger.

* * *

12 août.

Reprenons ma conversation interrompue l'autre jour.

* * *

Les 28 et 29 juillet, après la citation partielle d'un écrit de "L'Action Sociale," je me suis oublié, au fil de la plume, dans des réflexions, je l'avoue, un peu longues. Veuillez en attribuer l'inspiration à la lecture susdite.

Et j'ai aussi mentionné à cette occasion, toujours au fil de la plume, un autre article du même journal, intitulé "Ce qu'ils attendent de nous," en date du 6 juillet, le second à me tomber sous la vue.

Je ne puis résister à l'envie d'en extraire le passage suivant, qui m'a hautement intéressé, savoir:

"Ils (les Canadiens de l'Ouest) "ont besoin que nous (ceux du "vieux Québec) les soutenions de "nos sympathies, de notre estime, même de notre admiration "pour leur belle vitalité et leurs "belles qualités. Ils ont besoin "que nous les soutenions de no- "tre influence dans tous les "champs de l'activité et de la vie "nationales. Ils ont besoin que "nous leur restions des aides per- "sévérantes en leur FOURNIS- "SANT DES COLONS plus encore "que des hommes de profession, "tout en reconnaissant que ces "derniers peuvent encore leur "être utiles. Ils ont besoin que "nous leur FOURNISSIONS en- "core et sur tout des PRETRES, "des INSTITUTEURS et des INS- "TITUTRICES."

Après avoir souligné les expression du texte ci-dessus qui tranche davantage dans le vif, j'ajouterai ceci: Fasse le Ciel que les trois voeux énoncés par "L'Action Sociale" s'accomplissent à la lettre. Faute de quoi tous nos congrès de langue française, de même que nos discours patriotiques et sentimentalistes auront servi à peu de chose.

"Affaire manquée" — sera le résultat peu pratique de notre beau geste national, c'est-à-dire vraiment pratique. Nous aurons allumé des feux de paille. Conséquence: un peu de fumée.

* * *

Oui, amis et compatriotes du vieux Québec, envoyez-nous des colons, des instituteurs, des missionnaires de race et de langue française. Ou bien, inventez un expédient meilleur pour la conservation et la propagation du doux parler français au Canada.

Si tel recours existait, les Canadiens de l'Alberta et de la Saskatchewan l'auraient déjà connu et employé, soyez sûrs. Jusqu'ici ils n'ont rien trouvé de mieux que de simplement s'emparer du sol et des fortes positions dans l'Ouest, partout et autant qu'ils l'ont pu.

Venez en foule nous seconder. Vous y trouverez en même temps votre profit, un avenir prospère.

Emparons-nous du sol, non seulement dans un coin, mais toutes les parties du Canada, notre beau pays à nous d'un bout à l'autre.

FRANÇOIS.

LE PETROLE DANS L'ALBERTA

Les capitalistes doivent attendre les événements, qui mettront les choses au point et les cours à un niveau normal.

Il existe déjà des champs pétrolifères d'une certaine importance au Canada, mais leur production est insuffisante pour alimenter les besoins de tout le pays, qui est tributaire des Etats-Unis pour ce combustible. Les principaux gisements sont situés dans la province d'Ontario, dans la péninsule formée par les lacs Huron, Erié et Ontario, et dont la découverte remonte à un demi-siècle. Depuis l'origine un grand nombre de puits ont été forés, mais durant ces dernières années la production n'a cesse de décroître dans des proportions tellement inquiétantes, que l'on peut se demander si le pétrole ne va pas disparaitre tout à fait de cette province. La production est tombée en effet de 779,876 barils de 35 gallons en 1907 à 240,935 barils de même contenance en 1912. Des forages ont été faits également un peu partout dans l'Est du Canada: à Gaspé, Québec, dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, mais jusqu'à présent les rendements ont été trop peu importants pour rémunérer l'exploitation de ces puits.

Cependant l'opinion prévaut depuis longtemps qu'un champ pétrolifère existe dans la région des Montagnes-Rocheuses, où il est exploité déjà d'importantes mines de charbon; cette chaine abrite en effet les fameux gisements de la Californie et du Mexique. D'ailleurs le Canadian Pacific Railway, qui possède une superficie considérable de terres dans le sud de l'Alberta, s'est toujours réservé, dans les ventes faites sur son domaine, les droits sur le pétrole, aussi bien, il est vrai, que sur le gaz naturel et le charbon.

Des sondages ont été entrepris aux environs de Calgary par plusieurs compagnies et plusieurs puits ont été forés. Ce sont avec leurs profondeurs: le puits Dingman, 2,718 pieds, McDougall Exploration Co., Ltd, 1,282 pieds, British Alberta, 1,000 pieds, Monarch Oil, 900 pieds, Southern Alberta, 800 pieds, Federal Oil and Gaz Corporation, 482 pieds, et West Pacific, 300 pieds.

C'est dans le premier de ces puits que le pétrole a été découvert au cours de la deuxième quinzaine de mai, provoquant à Calgary et dans toute la région une émotion considérable en même temps qu'une spéculation effrénée. Dans l'espace de quelques heures, les actions des différentes compagnies atteignaient des cours fantastiques, tandis que les courtiers s'arrachaient les magasins des principales artères de la ville pour placer au public les titres de compagnies surgies à la minute. La veille tout le monde se plaignait à Calgary de la difficulté des affaires et de la dépression financière, mais aussitôt que l'événement fut connu, tout le monde, hommes et femmes, se précipitèrent à la banque pour retirer leur épargne et acheter des actions pétrolifères. Les gens avisés, qui ont su opérer rapidement, ont réalisé de gros bénéfices dans cette seule journée et la répercussion de ce "boom" s'est fait sentir jusque sur les caisses du Trésor, le bureau fédéral des Terres ayant encaissé en cinq jours plus de $14,000 de droit pour la prospection de pétrole. Un grand nombre de capitalistes du Canada et des Etats-Unis sont arrivés en grande hâte sur les lieux et les demandes d'informations ont été, paraît-il, très nombreuses d'Europe et surtout d'Angleterre.

Le pétrole devient aujourd'hui une nécessité impérieuse pour les marines de guerre, son emploi par les chemins de fer se vulgarise de jour en jour; ce serait donc une véritable fortune pour Calgary et le Dominion lui-même que l'existence d'un champ pétrolifère dans le sud de l'Alberta. Mais cette existence n'est pas suffisamment démontrée par un forage heureux et la source du précieux combustible peut se tarir d'un moment à l'autre.

C'est pourquoi, dans les circonstances actuelles, les capitalistes doivent attendre les événements, qui mettront les choses au point et les cours à un niveau normal. Tous les journaux financiers du Canada ont donné ce conseil à leurs lecteurs et l'expérience que nous avons acquise dans les "booms" qui se manifestent fréquemment dans ce pays, sur les mines, les immeubles et voire même l'élevage de renards argentés, nous permet de conclure dans le même sens.

LA FRANCE ET L'AUTRICHE

Au cours d'un discours qu'il a prononcé avant-hier à l'assemblée de l'Union des libéraux allemands, à Salzbourg, le président de la Chambre autrichienne s'est, paraît-il, exprimé avec une violence singulière sur le compte des journaux français à propos des commentaires qu'ils ont consacrés à l'attentat de Serajevo. Il a déclaré qu'il fallait boycotter la France et la langue française, "qui n'est, a-t-il ajouté, une langue mondiale que grâce à une convention surannée," et il a vivement conseillé à ses compatriotes d'apprendre l'anglais de préférence à la langue d'un pays "qui s'est lui-même déclassé."

Ces propos ont, dit-on, produit un sentiment de malaise dans les milieux politiques de Vienne; il est évident qu'il ne font point honneur à la bonne éducation et à la courtoisie proverbiales des Autrichiens, et nous sommes convaincus que ces appréciations d'un goût au moins douteux et dont l'auteur n'était point vraisemblablement en état de calculer la portée n'expriment aucunement les sentiments de la nation austro-hongroise, qui n'a jamais manqué l'occasion de témoigner ses sympathies à l'égard de la France.

Aussi bien, nous ne leur accorderions pas plus d'importance qu'ils ne méritent si nous ne trouvions dans la diatribe du président de la Chambre autrichienne une critique inadmissible au sujet de l'attitude de la presse française au lendemain du meurtre de Serajevo.

M. Sylvester nous reproche, en effet, d'avoir "pris parti pour le "panslavisme" serbe.

Cette plaisante insinuation prouve, je le crains, que M. Sylvester, avant de conseiller à ses compatriotes de renoncer à étudier le français, avait lui-même négligé de l'apprendre: sans quoi, il aurait constaté que nulle part on n'avait, plus qu'en France, flétri, avec l'indignation qu'il convenait le meurtre de l'Archiduc François-Ferdinand et de la duchesse Hohenberg.

Nous avions, il est vrai, regretté les représailles hâtives auxquelles on s'est livré contre les Serbes en Bosnie avant même que l'enquête n'ait établi les origines du complot; nous avons blâmé les provocations inutiles et excessives publiées chaque matin, depuis une semaine, par des organes tels que le "Reichspot," dans le but de créer une situation intenable entre Belgrade et Vienne.

Or, cette opinion de tous les vrais amis de la monarchie austro-hongroise a été approuvée et exprimée par l'empereur François-Joseph lui-même. Dans son manifeste aux présidents du conseil autrichien et hongrois, il n'a pas manqué d'écarter l'absurde légende de la simplicité serbe en insistant sur "le vertige d'une minorité induite en erreur"; il s'est gardé de faire la moindre allusion aux responsabilités de l'Etat voisin, et son appel au sang-froid et au dévouement de ses peuples est un modèle de haute sagesse, de modération et de juste appréciation d'un événement à propos de quoi chacun semblait avoir perdu le sens de la mesure.

Nous avons pensé — et la grande majorité de la nation autrichienne pense avec nous — que les plus coupables en l'occurrence, ce sont les autorités policières bosniaques, qui n'ont point su découvrir en temps utile une conspiration qui était connue de plus de la moitié de la ville! Enfin, pour comble, voici que l'on apprend que l'un des meurtriers, Cabrinovitch, était, durant son séjour à Belgrade, protégé par la police autrichienne.

(Le Gaulois)

2,000,000 D'HOMMES SOUS LES ARMES EN RUSSIE

St-Pétersbourg, 30 — 2,000,000 d'hommes sont déjà sous les drapeaux, si l'on compte les 1,200,000 de réserves actuellement mobilisés. Un nombre suffisant d'officiers pour commander les réserves on treçu ordre de se tenir prêts à toute éventualité. Le service médical est mis sur pied de guerre. Des chirurgiens et des infirmières ont été réunis et les chevaux et voitures nécessaires requisitionnés.

Les Cosaques dont le service militaire est fini dans les territoires du Dan, de Kuban, Tarey, Ashakon, d'Orrenberg et Ural ont aussi été appelés.

La bourse est fermée pour jusqu'à samedi.

Des démonstrations patriotiques ont eu lieu partout aujourd'hui.

Le Czar a publié un ukase, aujourd'hui appelant les réservistes sous les drapeaux. Ceci comprend les réservistes de 23 gouvernements et 71 districts; des Cosaques de six territoires, les réserves navales de 64 districts; les officiers de réserve du service d'ambulance et une partie des réréserves ont reçu ordre de se teaussi été appelés.

DANS NOS EGLISES PAROISSIALES

Heures des offices du dimanche

EGLISE DE LA PAROISSE ST-JOACHIM, Dixième rue: Messe basse à 6 hrs. 30, 8 hrs. et 9 hrs. Grand-messe avec sermon en français, à 10 hrs. Grand'messe, avec sermon en anglais, à 11 hrs. 15. Vêpres et bénédiction à 7 hrs 30 du soir.

Curé, R. P. Lemarchand, O.M.I. Vicaires: RR. PP. Louis, Hétu et Duchaussois, O.M.I.

EGLISE DE LA PAROISSE DE L'IMMACULEE CONCEPTION, Avenue Kinistino: Messe basse à 8 hrs.; messe pour les enfants à 9 hrs. 15; grand'messe, sermon en français, 10 hrs. 45. Bénédiction, 7 hrs. 30 du soir.

Curé. Rév. M. Ethier; vicaire, Rév. M. J. A. Lapointe.

EGLISE ST-ANTOINE, Edmonton-Sud: Messe basse, 8 hrs. 30; grand'messe, sermon en français, 9 hrs. 30; grand'messe, sermon en anglais, 11 hrs. Bénédiction et sermon, 7 hrs. 30 du soir.

Curé, R. P. Tosquinet, O.M.I. Vicaire, R. P. Devic, O.M.I.

EGLISE ST-FRANÇOIS-XAVIER. Vingt-huitième rue, église paroissiale provisoire, chapelle du Collège des Jésuites.

MONASTERE DES RR. PP. FRANCISCAINS, North Edmonton. — R. P. Xavier. O.F.M., supérieur.

PAROISSE DU SACRE-COEUR, avenue Kinistino. Messe basse, 8 h., messe des enfants, 9 h. 15; grand'messe 10.45; catéchisme, 2 h. 30 de l'après-midi; archiconfrérie, 7 h. 30 du soir (Paroisse exclusivement de langue anglaise). Curé, Rév. M. Pilon; vicaire, Rév. M. O. Desroches.

EGLISE DE ST-FRANÇOIS-XAVIER, chapelle temporaire du Collège d'Edmonton, coin des rues Stikeen et 28e. Messes du dimanche: 8, 9 et 11 heures. Curé: Rév. P. J. A Grenier, S.J.

AVIS PUBLIC

Enquête concernant la vente des Outils Aratoires

Avis public est donné que le Conseil Exécutif de la Saskatchewan ayant autorisé la création d'une Commission sous le Grand Sceau de la province, avec pouvoir pour les commissaires d'enquêter sur toutes les questions concernant la vente des outils aratoires et autres matériaux pour l'exploitation agricole et toutes autres questions connexes, lesdits commissaires ont fixé aux dates et lieu énumérés ci-dessous les séances de la commission pour l'audition de toutes les personnes désirant fournir des témoignages à cette enquête:

Wilkie — Mercredi, 12 août à 10 h. 30 a.m.

Kindersley — Jeudi après-midi 13 août, et vendredi matin, 14 août à 9 h. a.m. et 2 h. p.m.

Rosetown — Vendredi à 3 h de l'après-midi. 14 août.

Daté à Régina le 1er jour de juillet 1914.

CHARLES H. IRELAND, Secrétaire.

NOUVELLES REGIONALES

CHAUVIN, ALTA

Mlle A. Léonard, de St-Albert, est en visite à Chauvin depuis deux semaines, l'invitée de M. Félix Pagé, son oncle, de M. Joseph Coulombe.

Une jolie soirée fut donnée en son honneur récemment par M. Pagé. Musique et chants firent les frais de la soirée et l'on se se sépara que fort tard, chacun emportant un bon souvenir de l'hospitalité coutumière de M. et Mme Pagé.

* * *

Mlle Gagnon, de St-Jacques de Montcalm, Québec, est en visite chez son frère, M. Eloi Gagnon; nous lui souhaitons la bienvenue à Chauvin.

* * *

Mme M. Sévigny est de retour d'un voyage à Rivière-qui-Barre et Edmonton.

* * *

M. Léger Roy, maire de Chauvin, est de retour d'un voyage de cinq semaines en province de Québec, où il était allé visiter de nombreux parents et amis. M. L. Roy nous dit qu'on est toujours heureux de revoir les belles campagnes de la province natale, mais que l'Ouest canadien est particulièrement l'Alberta ont beaucoup plus d'avantages matériels pour les jeunes gens travailleurs et économes.

M. Roy a visité Montréal, Minneapolis et Winnipeg.

MORINVILLE, ALTA

Notes sportives

Vendredi et samedi de la semaine dernière les clubs Morinville et Cardiff se sont rencontrés pour jouer deux parties de baseball qui ont été chèrement disputées.

Vendredi, la partie eut lieu à Cardiff avec le score suivant: Cardiff 3, Morinville 1.

Samedi, la partie eut lieu à Morinville avec le résultat ci-dessous: Cardiff, 11; Morinville, 5.

ETUDE ET OBSERVATION A LA FERME

"Aux jeunes gens de la campagne"

Les sciences marchent à grands pas et font incontestablement une marche victorieuse vers le progrès. "Il y a, dit un auteur, un mouvement marqué chez nous, vers les sciences et l'on veut, à tout prix, faire bénéficier toutes les classes de la société des bienfaits de l'instruction."

Mais sait-on toujours choisir le genre d'éducation qui nous convient? Sait-on acquérir les sciences appropriées à nos besoins, à notre condition; et cette instruction que nous avons, est-elle bien celle qui est en rapport avec notre profession? Non malheureusement; et cette imprudence est commise un peu partout, spécialement chez la classe agricole.

Bon nombre de ceux qui cultivent la terre, ignorent les secrets de l'agriculture et leur ignorance, pour certains d'entre eux, est due à leur peu de clairvoyance.

Evidemment tous n'ont pas l'avantage de suivre des cours d'agriculture. Cette raison n'est cependant guère admissible de nos jours et ne doit pas persuader les fils de cultivateurs de l'obligation de rester ignorants.

A-t-on parfois des loisirs à la ferme? Oui sans doute. Eh bien à quoi emploie-t-on ces loisirs?

Le jeune homme qui se destine à l'agriculture n'ignore pas qu'il a un devoir à remplir; qu'il doit étudier l'agriculture. Combien cependant omettent ce devoir et se lancent dans la vie agricole ne connaissant même pas les principes les plus élémentaires de l'agriculture. Allons donc; pourquoi agir ainsi en aveugle, pourquoi marcher dans les ténèbres et participer volontairement à l'engloutissement de ses propres intérêts.

Le mode de culture du temps actuel n'est plus celui que pratiquaient nos aïeux. Le sol perd petit à petit sa fécondité et nous sommes obligés d'avoir recours à d'autres procédés de culture si nous voulons conserver au sol et augmenter le degré de fertilité qui lui reste.

Nul n'ignore que cultiver la terre est une profession riche et remplie de secrets scientifiques. Qui serait capable de nier la nécessité de l'instruction agricole pour être excellent cultivateur?

Pour bien conduire une machine à vapeur, l'ingénieur doit en étudier le fonctionnement: le médecin veut-il être habile dans son art, il étudie toute sa vie. Eh bien jeunes gens de la campagne vous êtes les ingénieurs et les médecins futurs du sol. Soyez persuadés que si vous voulez être habiles, il vous faut nécessairement acquérir des connaissances agricoles par l'étude et l'observation

Tous les fils de cultivateurs sont à même de profiter de l'observation journalièrement et d'augmenter leurs connaissances en étudiant pendant les temps libres. Comme les autres professionnels, l'agriculteur doit étudier, s'il veut se tenir au courant des progrès concernant l'agriculture.

Tâchons d'être logique. Mettons de côté cette vieille boutade "pas besoin d'être instruit pour faire un habitant" et disons-nous que pour faire de la culture intelligente et pratique, il faut avoir les connaissances nécessaires.

Réfléchissez un peu et vous saurez dire avec moi que pour bien cultiver une ferme, que pour conduire ses opérations agricoles habilement, il faut de toute nécessité en connaître le fonctionnement.

L'ignorance des principes de la culture du sol influe beaucoup sur la désertion de la terre, ce fléau terrible qui menace l'agriculture, qui fait des vides nombreux à la campagne qui arrache des bras vigoureux au sol. Beaucoup de cultivateurs, par inexpérience et ignorance, ne peuvent faire produire à la terre le nécessaire pour leurs familles et sont forcés de quitter la campagne, de sacrifier la douce tranquillité du petit royaume qui les a vu naître, pour aller vivre en esclave dans les grandes cités industrielles. A d'autres, l'agriculture ne fournissant pas une source assez abondante d'argent pour satisfaire leurs ambitions, ils se dirigent vers l'atelier. Là, ils respirent dans un atmosphère vicié; là, la vie est chère; là, il y a danger pour les forces physique set morales de la famille.

Sachons donc apprécier ce beau métier "d'habitant" à sa juste valeur. Etudions-en les secrets et nous verrons que le sol est généreux envers celui qui le intelligent.

Etudions, observons, travaillons et nous saurons apprécier et aimer "l'humble vie des champs."

FAUCHEUR.

LA SERBIE ET LA FRANCE

Le pays le plus sincèrement francophile de l'Europe

On n'a pas oublié à Belgrade, le discours du prince Ratibor, ministre de Guillaume II, qui, lors de la crise de l'annexion, exprima ainsi son mépris pour la Serbie:

"L'Autriche n'a qu'à le vouloir; elle battra la Serbie en moins de temps qu'il ne s'en écoule entre le moment où part le bouchon de champagne et celui où la bouteille est vidée."

C'est dire que la Serbie n'éprouve pas beaucoup de sympathie pour l'Allemagne, qu'elle a toujours trouvé aux côtés de l'Autriche.

En revanche, avec la France, les rapports de la Serbie sont excellents. En pourrait-il être autrement? La Serbie est probablement le pays le plus sincèrement francophile de toute l'Europe. Ce n'est pas là un fait nouveau, mais qui date de la renaissance de la Serbie et qui a persisté en dépit de la prodigieuse indifférence et ignorance qui, si longtemps a régné en France à l'égard de la Serbie.

A l'occasion du récent emprunt émis en France la "Samoupravа," organe officiel, a exprimé fort heureusement les sentiments de Belgrade pour Paris.

"L'émission du nouvel emprunt serbe de 250 millions effectué le 1-14 janvier a entièrement réussi... L'amical empressement du gouvernement et du peuple français en de pareilles conjonctures est, pour nous, une preuve irréfragable de la sympathie de la grande France pour le peuple serbe et la Serbie de ses dispositions amicals et de sa confiance dans la politique saine et dans l'avenir de la Serbie.

"L'emprunt réalisé constitue donc l'expression des dispositions sympathiques et des sentiments amicaux que la puissante presse française a si largement et si chaleureusement témoignés au peuple serbe et à la Serbie, au cours de la crise balkanique. La Serbie est pleinement en droit de s'enorgueillir de l'amitié et de la confiance de la noble nation française. Elle n'oubliera jamais le véritable service d'ami qui lui a été rendu en un temps où un tel service lui était d'un immense avantage...

"Solidement appuyée sur ses amis, la Serbie saura reconnaître leur amitié par des sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance sur lesquels ils peuvent toujours compter."

—o—

Dans la mer de Chine

Londres, 10 — Une dépêche au "London Daily Mail," de Tien-Tsin, déclare que le croiseur russe "Askold" et le croiseur allemand "Emden" se sont rencontrés et ont coulé tous deux au cours d'un engagement, au large de Wei-Hai-Wa, Chine.

Mesures de prudence

Paris, 12 — Toute la correspondance adressée aux soldats sera transmise par les soins de l'autorité militaire. Les lettres seront envoyées dans certains centres d'où elles seront réexpédiées aux divers corps.

De cette façon il ne sera pas possible de connaître la position des divers régiments.

—o—

ON LEUR COUPE LES VIVRES

La grève des mineurs de Nanaimo C.B., semble finie

Vancouver, C.B., 10 — Les mineurs grévistes de Nanaimo ont reçu un avis officiel de l'United Mine Workers Union que les contributions hebdomadaires que celle-ci leur avait jusqu'ici payées seront à l'avenir suspendues.

L'Union internationale a virtuellement abandonné la grève qui n'existe que pour la forme car les mines fonctionnent au complet avec des équipes de non-unionistes. La seule chance de salut qui reste actuellement aux grévistes serait de provoquer une grève générale par toute la Colombie Britannique et ce moyen semble impraticable.

Les unions ouvrières de toutes les parties de la province sont ouvertement opposées à ce projet et leur principal organe le combat.

—o—

QUEL MASTIC!

Les profanes mêmes savent ce que c'est qu'un "mastic"; c'est, dans un journal, l'intervention ou le mélange de lignes appartenant à des articles différents.

Il y a des mastics célèbres. Celui qui vient de se produire dans un journal sportif de Nancy mérite d'y prendre place. Voici les deux entrefilets:

Un grand mariage

Deux mauvais garnements, les nommés Albert G... et Paul S... s'amusèrent à tourmenter hier après-midi, avenue de la Grande-Armée, le chien de M. Zénith, le constructeur si estimé, auquel ils avaient attaché une casserole à la queue et introduit des pétards dans les oreilles.

Une foule d'amis est venue leur présenter leurs compliments et leurs meilleurs voeux de bonheur, auxquels nous sommes heureux de joindre respectueusement les nôtres.

Deux crétins

Hier, a été célébré en l'église paroissiale de Saint-Augustin, le mariage de M. J. H...., l'excellent fabricant d'automobiles, avec Hélène du H..., fille de l'amiral et de Madame, née R....

Ces deux imbéciles ont été conduits par un agent au poste de police, où procès-verbal a été dress écontre eux. Souhaitons qu'on les envoie réfléchir dans une maison de correction sur la stupidité de l'acte qu'ils viennent de commettre.

Au temps de Vatel, le metteur en page se serait étranglé avec la ficelle qui sert à attacher les paquets.

VENTE A L'ENCAN

MM. Reid & Robinson ont reçu instruction des propriétaires de vendre à l'encan public, le vendredi, 21 août, à 2 h. précises de l'après-midi, à la résidence desdits, 261, Septième rue, un ameublement superbe et autres effets mobiliers, comprenant un magnifique tapis Oriental, d'environ 16 pieds de long sur 13 pieds de large, un très bel ameublement de salon, garni de riche brocard de soie reversible (ayant coûté $300) deux bibliothèques de noyer, avec sculptures à la main et incrustations d'acajou, un compartiment à musique, en noyer, une table en noyer, une bibliothèque-secrétaire en noyer, une table à thé en chêne avec pied imitation griffes; ameublement de chambre à coucher en noyer massif, avec chaises (sièges et dossiers en cuir, piano mécanique (angelus) avec 60 rouleaux de musique, superbe vitrine en chêne massif avec magnifique fronton double, rayons en verre et glace ayant coûté $125, magnifique secrétaire antique, en noyer; avec larges tiroirs, garniture florale sculptée, vaste buffet en chêne massif et table à rallonges, armoire à linge, en noyer; dressoir en noyer, avec dessus de marbre, superbe lit de cuivre, sommiers et matelas. Table de jeu ancienne, avec incrustations de porcelaine; bronzes, etc., etc. Pour plus amples renseignements, voir le prochain numéro. **Reid & Robinson, encanteurs, 802-810 Ave Jasper Est.**

AVIS PUBLIC

The Pioneer Fire Clay Company, Limited

Avis est donné que la Compagnie susdite publiera incessamment un prospectus invitant les souscriptions à 120,000 actions à un dollar chaue au prix de $1.00.

Le prospectus déclare entre autres choses que le capital autorisé est de $250,000 réparti en 250,000 actions de un dollar chaque.

LA RESPONSABILITE DES ACTIONNAIRES EST LIMITEE A $1.00 PAR ACTION

La Compagnie est constituée pour fabriquer des articles de poterie de tous genres, avec des dépôts d'argile trouvés aux environs d'Edmonton.

La Compagnie "Pioneer" demande le support de toutes les personnes d'Edmonton et du district qu'elle désire voir devenir souscripteurs de cette compagnie.

Les listes de souscription sont dès à présent ouvertes et demande peut-être faite immédiatement d'actions aux banquiers.

Des prospectus et formules de demande d'actions seront obtenus sur demande adressée à la Banque de l'Amérique Britannique du Nord, coin de la Première rue et de l'avnue Jasper, ainsi qu'à MM. McDonald & Tigh, avoués, édifice de la Banque Impériale; E. Denby, Esq., auditeur, édifice Tegler, et MM. Scott & Co., chambre 7 Bradburn-Thomson Block, Première rue, et à tous les agents autorisés. 7-23-2t

COIN FEMININ

CHRONIQUE

"La France Eternelle

"Tout entière debout, comme une hydre vivante," la France, la grande Fraternelle arrachée à son rêve de chimérique bonheur universel, s'est dressée, libérée d'un admirable effort des passions politiques, des divisions de coteries. Planant au-dessus des mesquines querelles, des fratricides séparations de partis, il est par bonheur, des mots de ralliement, d'essence mystérieuse, qui savent unir coeur à coeur pour faire vibrer de la même intense émotion la race entière. Le sublime miracle vient encore de se réaliser, et ce fut pour nous, Canadiens-français et Français, la plus forte des consolations et le meilleur gage d'une victoire que le monde entier ne met plus en doute.

A la veille de la déclaration de guerre une proclamation adressée à la nation française, et signée du président et du cabinet, se terminait ainsi: "Il n'y a plus de partis politiques. Il n'y a plus qu'une France éternelle — une France pacifique et résolue. Il n'y a plus qu'une Patrie de Paix et de Justice, où tous sont unis dans le calme, la vigilance et la dignité." Et la nation entière comme un long corps frémissant a réfréné ses passions, s'est assouplie sous la main des chefs et confiante en ses destinées a envisagé les pires réalités.

Déjà l'on ne compte plus les actes d'héroïsme sur terre, sur mer, dans les airs, les nations alliées luttent âprement et avec la force que donnent la conviction de défendre une juste cause. On n'ose songer que ce sang jeune, ce sang de vingt ans retombera en malédiction sur la tête de qui l'a fait couler... Le cri étouffé des mères déchirées par le sacrifice héroïque de l'enfant, quelle épouvante de l'entendre! Et avez-vous songé à ces fiancées réclamant leurs droits à un veuvage possible en exigeant que leur union fut célébrée le jour de l'appel aux armes?

Je me souviens d'un visage doux, très pâle encadré de boucles, suivant la mode du Second Empire. Combien de fois, dans l'ombre d'une chapelle, l'ai-je vu ce visage disparaître entre les mains diaphanes.

"Elle prie pour lui, disions-nous entre fillettes." Lui, c'était un fiancé parti pour l'armée de 1870 quelques heures après la cérémonie hâtive du mariage. Elle ne devait jamais le revoir. Dans la paroisse, o n'appelait indifféremment "madame" ou "mademoiselle." Dans vingt, trente, quarante ans, d'autres veuves blanches prieront ainsi dans la pénombre d'une chapelle. Que tous le dévouement des femmes de France monte en imploration vers Celui qui donne la victoire. La France de Clotilde, de Geneviève et de Jeanne d'Arc; la France de Lourdes, de Paray-le-Monial et de Pontmain ne peut être abandonné de l'assistance Divine. Pour le progrès et le bonheur de l'Humanité la France doit être Eternelle, et elles l'ont compris, les nations amies qui sont venues se ranger à ses côtés...

MAGALI.

LE SOLDAT FRANCAIS

Une belle étude d'un général français

Vingt siècles en vingt minutes! telle est la belle étape que nous fait parcourir le général Pelecier, ancien commandant du 12e corps d'armée, dans son étude sur "L'âme du soldat français," publiée dans la "Revue Hebdomadaire."

Après avoir dépeint notre ancêtre le "Gaulois", qui, vaillamment, offrait sa poitrine nue aux javelots des cohortes romaines, il nous représente les caractéristiques de notre race, et à chaque pas de cette glorieuse étape nous retrouvons notre Gaulois, sous les traits du soldat français.

Sous Charlemagne, il s'appelle Roland; aux Croisades, c'est Godefroy de Bouillon; sous Charles V, c'est Bertrand Duguesclin; sous Charles VII, c'est, autour de Jeanne d'Arc, cette trinité glorieuse; Dunois, Lahire, Xaintrailles. C'est Bayard sous Charles VIII, sous Louis XII et sous François Ier. Il est à Fontenoy avec le comte d'Auteroche, cet ancêtre héroïque; car quel autre que lui aurait pu faire cette abstraite mais superbe réponse: "Messieurs les Anglais, tirez vous-mêmes."

Dans une nuit d'octobre 1760, nous le voyons capitaine au régiment d'Auvergne. Ce Gaulois s'appelait le chevalier d'Assas.

Sous la république et sous l'empire, "Ils sont trop!" comme disaient les grenadiers de Waterloo, car rien que pour les généraux, ils couvrent plusieurs des faces de notre Arc de Triomphe.

Nous le revoyons à Mazagran avec le capitaine Lelièvre, à Beni-Méred avec le sergent Blandan; à Sidi-Brahim avec le capitaine Dutertre et le clairon Roland et les chasseurs du 8e bataillon.

Le Gaulois qui nous a tenu si fidèlement compagnie pendant cette première partie de l'étude, va nous apparaître sous les traits du soldat français d'aujourd'hui. Quittant le royaume des ombres, nous nous trouvons alors devant des êtres vivants. Ces Gaulois, dit le général Pelecier, sont naturellement des Gaulois modernes:

"Nous savons, par nos historiens et nos philosophes, quelles modifications leur mentalité a pu subir ce qui est demeuré de leurs qualités et de leurs défauts. Neutraliser ceux-ci, exploiter celles-là, voilà toute tracées, la tâche de l'éducateur d'hommes que doit être tout chef militaire digne de ce nom. Revoyons donc, pour le discuter au fur et à mesure, et point par point, l'exposé de la mentalité gauloise.

"Indépendants et frondeurs, peu enclins à l'obéissance, ils supportent assez mal ce que nous appellerions aujourd'hui la discipline, sauf quand elle était librement consentie; mais une fois qu'un chef avait gagné leur confiance, il pouvait tout leur demander." Si tout ce trait a subsisté, et l'on n'en peut guère douter, le début ne laisse pas d'en paraître un peu inquiétant. Indépendants, frondeurs, peu enclins à l'obéissance... Eh bien! voilà qui ne me trouble pas du tout, dit le général, car je les connais mes frondeurs, et depuis quarante-sept ans. Cette discipline dont ils ne raffolent pas, on les amènera, non pas à la chérir — quel est l'oiseau qui aime sa cage? — mais à la comprendre, à l'accepter, à la consentir.

"Et ce sera la "discipline consentie," la meilleure, la seule solide et durable, parce qu'elle procède de la confiance.

"Règne-t-elle dans notre armée, cette discipline? Oui, et je le proclame bien haut. L'appareil que je viens de décrire est d'un bon rendement, soyez-en sûrs; je m'en suis servi pendant plus de quarante ans, et—pardonnez-moi cette expression vulgaire — il ne m'a jamais 'claqué dans la main.' Je n'ai pas à remonter bien loin dans le passé pour en fournir la preuve. Il me suffira de rappeler que des années d'une propagande effrénée, à peine occulte, faite par de malheureux égarés, négateurs ou contempteurs de la patrie, n'ont pu aboutir, l'année dernière, à propos d'une loi militaire qui est notre sauvegarde, qu'à un frémissement à peine perceptible, aussitôt éteint par la parole des chefs."

Et c'est cette discipline que l'officier inculque au soldat d'aujourd'hui.

"Il l'aura donc aujour de la bataille; et cela grâce à l'enseignement par l'exemple et par la parole — par cette parole qui a gardé parmi nous sa puissance d'autrefois; — entretiens familiers sur des sujets empruntés à la vie courante ou allocutions plus apprêtées sur des sujets plus nobles, sur la patrie, sur le drapeau, sur le devoir militaire — car le sâmes les plus frustes sont loin d'être insensibles à la belle ordonnance et à l'éloquence d'un discours, même d'allure académique; — commandement bienveillant, mais ferme et égal, et toujours conforme aux règles de la plus stricte justice; enfin, point capital, la conviction à infuser au soldat que son chef l'aime, s'intéresse à lui, s'occupe de lui, veille minutieusement à sa santé, à son alimentation, à son bien-être, surtout dans les jours d'épreuve, aux manoeuvres et en campagne, est ménager de ses forces et ne lui demande jamais que l'effort utile; — voilà l'arsenal où nous pouvons puiser à pleines mains, pour triompher et, je vous le dis, pour triompher sans peine de nos jeunes indépendants, de nos jeunes frondeurs à tête chaude mais au coeur plus tendre qu'on ne croit, et qui, d'ailleurs, ne demandaient qu'à se rendre, "pourvu qu'ils aient l'air d'avoir choisi leur maître."

Arrivé au terme de sa tâche, le général Pelecier termine par ces lignes:

"Je vous ai montré l'âme du guerrier gaulois; à travers notre histoire militaire, je l'ai suivie jusqu'à nos jours et j'ai noté les transformations qu'elle avait pu subir en devenant l'âme du soldat français. Avec un peu trop de complaisance sans doute — car je l'aime tendrement, mon cher soldat français, et je suis fier de lui — j'ai fait briller à vos yeux les qualités natives qu'il avait pu conserver. Mais ma tendresse n'est pas allée jusqu'à la faiblesse et je n'ai rien laissé dans l'ombre de ses imperfections ni de ses défauts, en vous indiquant toutefois comment on pouvait s'en rendre maître.

"Et le voilà, je vous le livre, mon petit soldat français. C'est vous pouvez m'en croire, un bon outil de guerre. Gai, franc, loyal, dévoué, capable de tous les élans, il peut, quand on sait le prendre, vous donner tout, jusqu'à sa vie.

"...Et c'est pourquoi, guerriers des Gaules, soldats de jadis et d'aujourd'hui, je vous réunirai tous, "ceux qui pieusement sont morts pour la patrie, et ceux qui sont prêts à les imiter, pour vous chanter en terminant cette strophe du poète:

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!"

UN PROCES EN ALSACE

Suite de la page 7.

le peut!... Un Alsacien n'a que trop de raisons de s'en prendre à l'autorité tracassière qui excède la population et Hansi tout pesé, n'a fait que riposter — avec l'esprit français — aux grossières insultes des innombrables Vieux Allemands acharnés contre les "frères reconquis"! Il mène le combat nécessaire pour sauvegarder la dignité et les droits du pays tout entier.

C'est l'Alsace même qui parle par la bouche de Me Preiss, de Me Helmer, de l'Alsace outrée, depuis la guerre, que les combattants de ce côté-ci de la barricade soient toujours punis, tandis que ceux de l'autre côté ne le sont jamais!

...A chaque teinte nouvelle du crépuscule tombant, les grands aigles couronnés, imprimés, ailes étendues, sur la tapisserie de la salle, se sont fait plus gris, et le drame aussi a paru s'assombrir davantage. Maintenant il est tard et toute confiance nous a quittés, bien que Hansi plaisante encore. Le procureur a répliqué: il a répété que Waltz agit de mauvaise foi (wider besseres Wissen) et par esprit de lucre; le président a fait remarquer de nouveau que le livre est dédié aux petits enfants de France et il a relevé cette phrase finale: "là-bas aussi (de l'autre côté de la frontière) on veille"...; et notre ami a expliqué en vain, une fois encore, que son ouvrage est le simple tableau de l'Alsace harcelée. Au retour des juges, qui, pour le moment, délibèrent, de longs mois de prison, certainement, s'ajouteront à ceux auxquels on l'a déjà condamné.

Personne, cependant, ne s'attendait à ce coup de massue; le tribunal — qui, d'ailleurs, acquitte les libraires — estime que les efforts de l'auteur de "Mon Village" "tendent à détacher par la violence l'Alsace-Lorraine de l'Allemagne", et le renvoie pour crime de haute trahison devant la Cour suprême de Leipzig!

C'est un crime de haute trahison, que de dessiner des cuirassiers de Reischshoffen chargeant dans le ciel? et des villageois du pays de Hanau, portant des rubans tricolores, en usage dans leurs fêtes depuis des époques lointaines? Ces juges seraient stupides, s'ils n'étaient chargés de faire plier l'Alsace sous le sceptre impérial.

Mais le procureur s'est levé, toujours souriant: il requiert l'arrestation immédiate de Hansi, et le tribunal la lui accorde.

Cette fois, nous sommes atterrés. Seul, Hansi reste vaillant; ses yeux d'agate brune flambent dans son visage pâle. Nous nous serrons autour de lui, il nous embrasse, nous recommande ceux qui lui ont chers. Quel émouvant adieu! Nos yeux, à tous, sont remplis de larmes.

Mais le "lourdaud" s'avance et, assez aimablement—c'est le plus humain de tous ces "Schwowen" de robe ou d'épée — il avertit Hansi. Hansi le suit... Le procureur, lui, est toujours là, qui nous surveille, et griffonne je ne sais quoi, d'un air ironique et satisfait: son avancement ne fait plus de doute. Et peut-être croit-il vraiment que sa race répugne à la violence.

La prison élève de l'autre côté de la rue — qui se nomme rue des Augustins — ses murs roussâtres de "palazzo" toscan du Moyen-Age. Sur le seuil, notre ami profitant d'un répit inespéré, tire les dernières bouffées de sa dernière cigarette. Il a redressé sa haute taille et l'on dirait, lui si grand, qu'il a grandi encore... Il nous fait signe et nous salue du chapeau. Puis le geôlier, qui s'attardait, oh non point par gentillesse! surgit, clefs en mains. La porte intérieure s'ouvre, se referme. Hansi a disparu. Quand le reverrons-nous?

Ah! les c..chons! s'écrie un brave Alsacien, près de moi.

—Si le gouvernement français, après cela, renonce aux représailles!... déclare un autre, sans achever.

Et j'entends une jeune femme qui dit simplement: "Pauvre Alsace!"

Oh oui, malheureuse, malheureuse Alsace!

UN PROCES EN ALSACE

Hansi devant ses juges

Colmar, 18 mai.

Nous sortons, le coeur désolé, de la longue audience du tribunal correctionnel où l'on a jugé notre ami Jean Jacques Waltz, célèbre sous le nom familier de Hansi...

Est-ce juger que je devrais dire? Les procès que la justice allemande fait aux Alsaciens,sont actes d'administration. Dans celui-ci, le juge d'instruction lui-même, avait renvoyé deux fois le dossier au Parquet, en déclarant qu'il ne trouvait pas matière à informer, et pourtant voici Hansi revenu devant le tribunal qui le condamnait, il y a quelques semaines, à trois mois d'emprisonnement pour l'insignifiante "affaire du morceau de sucre."

Quel délit a-t-il donc commis? Il a publié, à Paris, vers Noël, un album enfantin intitulé "Mon Village," où il décrit la vie champêtre en Alsace, montrant de petits paysans qui font cercle autour de touristes français, et des vétérans décorés de la médaille de 70: ceux qui n'oublient pas. Il y a aussi silhouetteé le gendarme, ce "lourdaud," et l'instituteur allemand, qui rosse volontiers ses élèves. C'est tout? Mon Dieu, oui, ou, à peu près. Mais un périodique de quelque yndicat de libraires d'Outre-Rhin annonçait récemment, d'un ton sérieux dont on s'amuserait en d'autres circonstances, "qu'on avait vendu en Alsace plus de cent mille exemplaires de "Mon Village." Cent mille exemplaires! rien qu'en Alsace! L'éditeur, M. Floury, doit rouler carrosse! Toujours est-il que les autorités du "Reichsland," cessant d'hésiter, mirent à profit cet avis insidieux: le 27 janvier — jour anniversaire de l'empereur Guillaume — M. Zorn de Bulah, pour terminer dignement sa vie politique, réclamait des poursuites contre Hansi. M. de Roedern, le nouveau secrétaire d'Etat, se chargeait, à son tour, une quinzaine plus tard, de faire poursuivre deux libraires, colmariens, MM. Hueffel et Kuntz, l'un catholique, l'autre protestant — histoire de mécontenter tout le monde! — pour avoir mis en vente le dangereux album villageois,qui pourtant n'était pas interdit. Ils auraient dû prévoir, paraît-il, que l'auteur serait traduit en justice.

Indices graves que tout cela. Et d'ailleurs personne n'ignore ici que le régime de la main forte est de nouveau en vigueur dans le pays. Nous sentirons sans doute, au bout de la journée, la poigne de M. von Dallwitz, le statthalter prussien en qui les pangermanistes ont placé tous leurs espoirs.

Le tribunal vient de faire son entrée, et aussitôt il semble qu'on ait en face de soi toute la force allemande.

Personne ne bouge plus dans la salle: le gendarme de service a fait asseoir tous les assistants, et guette les mouvements de chacun. Un silence absolu règne quelques instants: serait-ce déjà cette "paix du cimetière" qui enveloppait l'Alsace à l'époque de la dictature? Des cinq juges, l'un semble assez paterne. Les autres ont des visages durs et fermés. Ce sont des hommes d'une race étrangère au pays et connue pour leur méchanceté.

Le président, nommé Jaeger, a une tête jaune et polie comme une bille d'ivoire, un facies de chouette et une toque toute couverte et toute scintillante d'argent: on dirait qu'elle a été roulée dans du papier d'étain, comme un bonbon de qualité. Sa voix est placide et presjue douce, et il parle, avec lenteur, si bas, qu'on a peine à le comprendre. Mais, dès le premier interrogatoire, on saisit que pour lui, cette affaire est presque une affaire capitale. Il estime Hansi très coupable... Il n'a pas, évidemment, les sots scrupules de ces magistrats, d'origine probablement indigène, à qui le représentant du pouvoir exécutif croit prudent de dire, comme dans un récent procès de Metz: "Je compte que le tribunal fera tout son devoir." (Ich hoffe dass das Gericht sich nicht blamieren werde) Son devoir, il l'accomplira avec vie, et en protestant bien haut "que la politique n'a rien de commun avec la justice."

Tout en feuilletant "Mon Village" — chacun des cinq juges en tient un exemplaire sous les yeux — il questionne Hansi sur les bénéfices que le volume a rapportés (les cent mille exemplaires hantent le tribunal!) et lui demande — en allemand, cela va de soi — pourquoi il l'a dédié "Aux petits enfants de France."

—Vous êtes Allemand, cependant!... N'est-ce pas?

—Certainement, répond Hansi, qui, lui aussi, se montre très maître de sa pensée. Mais on s'intéresse beaucoup aux choses d'Alsace, de l'autre côté des Vosges, et je n'ai eu qu'à accepter la proposition de mon éditeur.

—Pour quelle raison traiter avec un éditeur français?

—Parce qu'après la publication de mon premier album, mon éditeur de Mulhouse, qui est Suisse, fut menacé d'expulsion.

—Vous avez en opposition avec tout ce qui est français, rabaissé dans votre album tout ce qui est allemand! Dénigrement continuel, systématique, de mauvaise foi...

—Je n'ai rien exagéré. J'ai peint les Alsaciens tels qu'ils sont ou tels qu'ils me semblent être.

—Vous avez offensé le corps de gendarmerie...

—J'ai dit que le gendarme était un homme lourd; ce n'est pas une insulte! Le gendarme allemand est, chaque semaine, houspillé d'autre façon par mes collègues du "Simplicissimus!"

Et Hansi, gravissant les degrés, soumet à ses juges un recueil de caricatures allemandes concernant le gendarme national, "dont les pieds s'étendent d'un bout de l'Empire à l'autre". Les magistrats se penchent sur les feuilles, un instant déridés. Le lourdaud de service rougit comme une jeune fille; sourit et se tortille la moustache d'un air à la fois supérieur et géné.

On procède alors à la lecture publique de "Mon Village"... Aubaine inespérée pour une grande partie des assistants, qui ne connaissent que par oui-dire l'oeuvre renommée. Mais la moitié du volume est lue par un juge qui massacre — oh sans le vouloir! — la prose harmonieuse de notre ami et prononce "khouplons..., les zwas (les oies)... les z'héros..."

Je regarde Hansi qui, à force de croquer des maires de village alsacien, a fini par leur ressembler. Il froisse dans sa main son gant noir: cette lecture par un "Schwob," c'est une pénalité qu'il n'avait pas prévue!

Mais le public s'amuse à coeur joie. Il voit, la lecture judiciaire se poursuivant, défiler toute la famille du gendarme de "Mon Village," composée de "Mlles Irmentrude, Hildegarde, Elsa, Hulda, MM. Wilhelm et Siegfried". Et quand le malheureux juge en vient à lire "qu'à l'instant où cet imposant cortège défile sous l'arbre de la liberté, les oiseaux cessent de chanter," dans tous les coins de la salle on commence à pouffer. Le caricaturiste sur la sellette est déjà vengé... Puis, soudain, tout change, la gaieté fait place à l'émotion; l'exécuteur, le magistrat lecteur, continuant sa tâche, répète maintenant le serment de Bordeaux, que Hansi a reproduit à la fin d'un de ses chapitres: "Nous jurons, tant pour nous ue pour nos enfants et leurs descetndants, de revendiquer éternellement le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française."

Bien vite, la lecture se termine et le procureur, M. Felkamp, tout luisant de la soie noire de sa robe, prend la parole: un gaillard trapu, jeune, les cheveux en brossé les moustaches en croc et dont les airs félins et le regard égayé dissimulent mal les intentions féroces. Sa parole mielleuse ne dit rien qui vaille, se phrases tombent comme le couperet, et il débute d'ailleurs d'une façon inquiétante: en opposition avec son collègue du procès précédent, il reconnaît que le prévenu—nommé, en justice, Waltz et non Hansi — a beaucoup de talent. Mais quels effets, Messieurs — Meine Herren! — Waltz, cet artiste, tire-t-il de ses dons? Tout est fausseté ou exagération dans ses oeuvres: il représente, de parti pris, une Alsace absolument irréelle. L'Alsace, il la connaît bien, voyons, lui, le procureur! Il la voit tous les jours! Eh bien, elle n'est pas du tout ce que prétend Waltz. Dieu merci, elle est bien allemande! Mais Waltz excite les chauvins, et quant à Metz, dans la rue, on insulte les officiers,ou quand,ailleurs, n'importe où, on bouscule quelque Vieil Allemand.. eh bien, c'est la faute de ce dessinateur malveillant. Il trouble la paix publique. Nous ne sommes pas les êtres brutaux qu'il dit nous ignorons "le régime de fer", nous sommes très gentils, très accommodants, et les Français ont les mêmes lois que nous pour réprimer le désordre. "Ia, meine Herren..." C'est d'ailleurs un décret français du 11 août 1848, que vous allez appliquer au prévenu: il sera sensible à cette attention.

Que voilà une bonne farce! Et comme Hansi doit la goûter! Le procureur lui sourit de toute son âme, mais feuilletant l'album image par image, il déclare que la "tendance" de l'oeuvre est, du commencement à la fin, nettement française. L'auteur veut faire croire "aux petits enfants de France" que l'Alsace ne songe, du matin au soir, qu'à sa réunion à l'ancienne patrie et il s'efforce, à sa manière, de hâter le retour des Français. La preuve, c'est que le coq de bronze du monument de Wissembourg, dans une de ses images, "semble s'animer et à son appel — dit le texte — on croit voir accourir du fond de l'horizon les escadrons de sabreurs héroïques..."

La défense aura beau lui expliquer qu'il s'agit là d'une vision des batailles de 70, et des fantômes des cuirassiers de Reichshoffen, le procureur ni le président ne voudront comprendre, et leurs répliques établissent que l'épisode sublime des charges de Morsbrom est inconnu des Allemands. Qu'importe du reste au ministère public? Waltz, à la dernière page de son album, s'est écrié: "Moi aussi, je m'obstine à espérer envers et contre tout." Et tout cela n'est pas loin de se qualifier haute trahison. Le procureur ne peut donc faire moins, dit-il, que de requérir "six mois de prison et 1,500 marks d'amende" — ces 1,500 marks à cause des cent mille exemplaires, probablement, et du bel argent que Waltz, "par esprit de lucre", s'est procuré au moyen de sa coupable entreprise. Les libraires, eux, verseront 500 marks chacun.

...Six mois! Combien en demanderait ce procureur si la brutalité allemande n'était pas une pure invention des pamphlétaires? Décidément, M. von Dallwitz a la poigne rude, et je pense qu'il aura touché quelques mots de l'affaire, sinon au Président, du moins au Procureur... L'Empereur, précisément, vient de s'arrêter à Strasbourg.

Hansi nous console, cependant; que diable, ils les purgera, ses six mois, et ses trois mois aussi, et il n'en mourra point!... A la reprise de l'audience,les avocats, d'ailleurs, font merveille: Me Helmer, ce logicien imperturbable, qui se prodigue en faveur de son pays et qui réussit, voici quelques jours,à faire mordre au général Keim lui-même, la poussière du prétoire; Me Kuntz, qui défend son frère, l'un des deux libraires en cause; Me Jacques Preiss, enfin, illustre entre tous, et qui fut jadis accusé en personne de haute trahison; quand, après les autres, il entre dans le débat avec sa vigueur habituelle d'Alsacien du vignoble, on dirait le lion qui ne fait face qu'au dernier moment, mais pour tout déchirer de ses crocs. Si les magistrats qui siègent là, étaient des hommes, ou des juges, de tels maîtres du barreau obtiendraient de haute lutte l'acquittement de leur compatriote. Qu'affirment-ils? Que lourdaud, d'après les académiciens consultés signifie homme lourd et qu'on ne trouble pas la paix publique en publiant un livre qui se vend dix francs; les gens de révolution n'achètent pas de livres de ce prix... Que l'Allemagne, au surplus, fasse le bonheur des annexés... si elle

Suite à la page 6

Nos annonceurs sont priés de nous faire parvenir leurs copies d'annonces au plus tard le lundi soir; et ils s'assureront par là une meilleure disposition dans nos pages.

AGENCE CONSULAIRE DE FRANCE EN ALBERTA

AVIS IMPORTANT AUX FRANÇAIS MOBILISABLES

Calgary, 10 août 1914.

"Par ordre du Consul Général "de France au Canada, tous les "Français mobilisables doivent, à "la lecture de cet avis se rendre "immédiatement à la gare de chemin de fer la plus proche de leur "domicile actuel et présenter à "l'employé, chargé de la vente des "billets, le "fascicule de mobilisation" contenu dans leur livret militaire. Sur le vu de cette "pièce il leur sera délivré gratis "un billet de deuxième classe pour "Montréal. A leur arrivée dans "cette ville, les hommes mobilisables devront se rendre immédiatement au Consulat Général de "France, où des instructions leur "seront données et où on leur "fournira gratuitement les "moyens de rejoindre leur corps "sur le territoire français.

"Les Français mobilisables "laissant au Canada des familles "nécessiteuses pourront obtenir "des secours pour le maintien de "celles-ci durant leur absence, en "adressant une demande à cet effet au Consul Général de France "à Montréal."

B. de ROUSSY,
Gérant de l'Agence Consulaire de France.

LE CANADA ET LA GUERRE

L'ALBERTA OFFRE 500,000 MINOTS D'AVOINE A L'ANGLETERRE

Le gouvernement provincial vient de faire parvenir au Secrétaire d'Etat, à Ottawa, pour être transmise au gouvernement britannique, l'offre de 500,000 minots d'avoine transportés gratuitement à un port d'embarquement canadien.

LE CANADA DONNE 1,000,000 DE SACS DE FARINE

Ottawa, 9 — Le gouvernement britannique vient d'accepter avec une "profonde gratitude" l'offre que lui a faite le gouvernement canadien de donner immédiatement 1,000,000 de sacs de farine au "peuple de Grande Bretagne."

LE GOUVERNEMENT CANADIEN ORDONNE AUX CONSULS ALLEMANDS DE PARTIR

Ottawa, 9 — Le gouvernement canadien vient d'ordonner à tous les consuls allemands de quitter le territoire du Canada dans les quarante-huit heures.

LES PONTS DES CHEMINS DE FER AU CANADA SONT GARDES

Winnipeg, 8 — Depuis hier la plupart des ponts des chemins de fer canadiens sont gardés nuit et jour par des hommes armés en prévision d'attentats possibles de la part de Allemands demeurés au Canada.

ON EMPECHE LES ALLEMANDS DE PARTIR

Ottawa, 9 — Aucun Allemand ne peut actuellement quitter le territoire canadien, car tous sont considérés comme prisonniers de guerre.

Les réservistes anglais au Canada

Ottawa, 10 — Tous les réservistes de la marine et de l'armée britanniques au Canada ont été rappelés en Grande Bretagne.

Un pont du C. N. R. nécessaire aux troupes canadiennes est incendié

Ottawa, 10 — Le département de la Milice a été informé ce matin de la destruction par un incendiaire du pont du C. N. R. situé près de Val Cartier. Les troupes canadiennes qui doivent être concentrées à Val Cartier devaient emprunter ce pont pour gagner le camp. On croit que cet incendie est l'oeuvre d'un espion allemand.

Les prêtres dans l'armée

Régina, Sask., 12 — Cinq prêtres du diocèse de Régina, réservistes de l'armée française, partiront pour la France, cette semaine. Le premier contingent de 500 hommes partira mardi pour Québec.

LES JAPONAIS VEULENT SE BATTRE

Vancouver, 9 — Les Japonais de Vancouver ont formé un régiment qui a été placé à la disposition du ministre de la Milice.

LES CONSEQUENCES DE LA GUERRE

Le prix de l'avoine est monté à 50 cents

Winnipeg, 12 — Le prix de l'avoine est passé hier de 42 cts à 50 cts; certaines ventes ont été faites à 60 cents le minot.

Les prix du sucre, de la farine, du riz, des haricots augmentent rapidement.

Les prix des articles français ont doublé.

Les chevaux canadiens dans l'artillerie

Régina, Sask., 10 — D'après un estimé fait par J. Cochrane Smith commissaire de la Saskatchewan pour l'examen des bestiaux, il y a actuellement dans la Saskatchewan 20,000 chevaux capables de servir dans l'artillerie ou la cavalerie, s'il en était besoin.

Deux croiseurs allemands ont été signalés sur la côte du Pacifique, dans les parages où se trouve actuellement le croiseur canadien "Rainbow."

On croit que les troupes franco-belges se fortifieront dans Namur où elles attendront les Allemands. Namur est puissamment fortifié.

Buenos-Ayres, 10 — La nouvelle de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne a été reçue ici avec grand enthousiasme. Le peuple argentin a, par d'imposantes manifestations, prouvé son amitié pour la France et l'Angleterre.

CHRONIQUE LOCALE

EN ROUTE POUR LA FRANCE

Depuis lundi plus de cinquante réservistes français sont partis d'Edmonton à destination de la France.

Le premier contingent, parti lundi soir, s'embarquera à Montréal samedi prochain.

On estime que l'Alberta-nord fournira plus de deux cents soldats à notre ancienne mère-patrie, mais l'éloignement des colons français, dont certains demeurent à plus de deux cents milles de toute gare de chemin de fer, rend leur mobilisation fort difficile et il s'écoulera sans doute plus d'un mois avant que le dernier soit parti pour répondre à l'appel aux armes.

Nous rappelons que tous les Français mobilisables résidant dans le territoire tributaire d'Edmonton peuvent s'adresser à M. Alex Michelet, P. O. Box 98, Edmonton, Alta, qui leur fournira les indications nécessaires pour obtenir leur rapatriement gratuit.

LE Dr VALERY

Les nombreux amis du Dr Ch. Valery, qui l'un des premiers à Edmonton a répondu à l'appel de la mère-patrie, apprendront avec intérêt que le docteur, parti jeudi soir d'Edmonton, s'est embarqué lundi dernier à bord du paquebot "Royal Edward," qui a quitté Montréal ayant à bord six cents réservistes français.

Des navires de guerre français ou anglais feront escorte au "Royal Edward" pendant sa traversée de l'Atlantique.

NOTRE EXPOSITION

En dépit de la préoccupation générale que provoquent les nouvelles de la guerre européenne, notre exposition a été ouverte avec grand succès mardi dernier, par l'hon. Frank Oliver.

L'exposition, cette année, est complète sous tous rapports et est en progrès marqués sur celles des années passées.

Jamais les animaux exposés n'ont été plus nombreux ni plus beaux. Il ne reste pas un espace vacant dans les divers palais.

Le côté "attractions" est tout particulièrement brillant et le "Parker Show" fait les délices des petits et des grands. Les courses sont fort intéressantes.

En un mot une visite à l'exposition s'impose et sera pour tous un délassement appréciable aux préoccupations du jour.

AUDITION D'ORGUES ET CONCERT

Un brillant concert aura lieu à l'église St-Joachim, le 9 septembre, à 8 heures du soir, sous la direction de l'excellent organiste, bien connu dans notre ville, M. Dantès Belleau, et avec le gracieux concours de Mlle Grace Campbell, de Calgary, et de M. Napol. Laliberté, d'Edmonton.

Le manque d'espace nous oblige à renvoyer à la semaine prochaine la publication du programme qui sera exécuté.

M. Désiré Rivest, propriétaire du salon de barbier de l'hôtel Queen, avenue Jasper Est, informe ses nombreux amis et tous nos compatriotes en général, que ce salon, récemment ouvert, est pourvu de toutes les améliorations sanitaires et de luxe. M. Rivest sollicite l'encouragement de tous les Canadiens-français. Satisfaction garantie à tous. Nous recommandons vivement l'établissement de M. Rivest.

AU COLLEGE D'EDMONTON

Les RR. PP. Jésuites invitent leurs élèves ainsi que les membres de l'A. C. J. C. à entendre la messe qui sera célébrée samedi matin, à 8 h. à la chapelle du Collège, à l'occasion du 15 août, fête de l'Assomption.

Le déjeuner leur sera servi après la messe.

ASSOCIATION LIBERALE D'EDMONTON-EST

Les Libéraux d'Edmonton s'organisent activement en vue des élections prochaines; dans ce but les électeurs appartenant au nouveau comté fédéral Edmonton-Est ont formé une association, dont le président est M. W. Magrath.

Chaque comté provincial, compris dans cette nouvelle division fédérale, est représenté par un vice-président.

Nous sommes heureux d'apprendre que notre ami, M. L. N. DesPins, de Brosseau, a été choisi, comme vice-président, pour représenter le comté de Beaver River. Ce choix est des plus judicieux et nous ne pouvons que féliciter les membres de l'association libérale d'Edmonton-Est pour l'acquisition précieuse qu'ils viennent de faire en élisant M. L. N. DesPins. Le nouveau vice-président est très populaire dans le comté de Beaver River, c'est un libéral actif et énergique, et les intérêts de ce comté n'auraient pu être confiés à de meilleures mains. Toutes nos félicitations à M. L. N. DesPins.

M. Ernest Dame, qui fut tour à tour employé et surintendant de la Compagnie Metropolitan Life à Edmonton et à Saskatoon, vient d'être nommé assistant-surintendant à Edmonton de la Compagnie d'Assurances Mutual Life. M. E. Dame compte dans notre ville un grand nombre d'amis qui seront heureux d'apprendre sa nouvelle et flatteuse nomination et son retour parmi nous.

M. A. Goulet, gérant du salon de coiffure de l'hôtel Place Viger, à Montréal, vient d'être chargé de la gérance du salon de coiffure du splendide et nouvel hôtel du C. P. R., à Calgary, le "Palliser." M. Goulet a dix ouvriers sous ses ordres, parmi lesquels sont quatre Canadiens-français.

Le Dr J. A. Dubuc, autrefois de St-Boniface, vient de s'établir à Calgary. Nous souhaitons tout le succès possible au Dr Dubuc.

M. L. E. Poulin, de Calgary, représentant de la Compagnie Rock City Tobacco, est de passage à Edmonton cette semaine, accompagné de Mme Poulin, à l'occasion de notre exposition.

M. Louis McNeil, représentant de MM. Johnstone & Boon, vient de s'infliger une douloureuse entorse qui le forcera à garder la chambre pendant plusieurs jours.

M. T. Nadon, de Eden, Sask., et M. E. Nadon, prop de l'hôtel St-Régis, à Prince Albert, sont de passage à Edmonton cette semaine.

Nous apprenons avec regrets le décès de M. Z. Lapierre, survenu à Oakland, Cal. Le défunt était le père de M. Armand Lapierre, propriétaire de l'hôtel Grand Union, de Calgary, bien connu à Edmonton.

MM. Frank et Edmond Brosseau, de Brosseau, Alta., Camille David, négociant en gros, et E. D. Langis, de Camrose, sont de passage en ville cette semaine.

M. Ed. Devau, de la Banque d'Hochelaga, est de retour d'un voyage de vacances à Banff. Durant son séjour dans les montagnes, M. Devau a visité le Lac Louise et les principaux points d'excursion de la région.

M. L. N. DesPins, employé au "Courrier de l'Ouest, est de retour de Calgary où il a passé une semaine dans les intérêts de notre journal. M. DesPins est revenu fort satisfait de son voyage dont les résultats sont très fructueux.

La direction de l'Hôtel Empire, Deuxième rue, vient de faire terminer complètement le troisième étage de son édifice. Cet étage a été aménagé d'une façon très luxueuse et pourvu de tout le confort moderne; il est desservi par un ascenseur.

M. C. H. Bélanger, propriétaire de l'Hôtel Cecil, est de retour de Gull Lake, où il a passé quelques jours de vacances, avec sa famille.

Un de nos concitoyens bien connu, M. Lambert Riopel, employé depuis neuf ans aux magasins de la Compagnie Acme, vient d'installer un magasin à son propre compte, au No 1212, Avenue Kinistino. M. Riopel se propose de tenir constamment en magasin un choix important de confections et chapeaux pour dames.

M. Riopel possède une expérience consommée dans ce genre de commerce et il sollicite particulièrement la clientèle de toutes les dames canadiennes-françaises de notre ville.

Nous souhaitons à M. Riopel le plus vif succès dans sa nouvelle entreprise.

M. et Mme P. Bidouze sont en voyage à Edmonton. Mme Bidouze demeurait en France depuis 1910, après avoir séjourné pendant quelques années à Edmonton.

M. et Mme Diétrel, venant de Paris, font également un court séjour à Edmonton.

M. Léon Quatre, secrétaire-trésorier de la Tannerie "Great Northern," vient de démissionner de ses fonctions, dans le but de répondre à l'appel de mobilisation du gouvernement français. M. Léon Quatre a le grade d'adjudant dans l'armée française. M. Quatre habite Edmonton depuis quinze ans. Mme Quatre et sa fillette demeureront dans notre ville.

SALON DE BARBIER, HOTEL PALLISTER, CALGARY ALBERTA

Ce salon de barbier, sous la direction de M. Goulet, est l'établissement le plus moderne du genre dans l'Ouest. Installation luxueuse; aucun des outils n'est exposé à l'air, tous sont enfermés dans des enveloppes stérilisatrices. Les bains sont somptueux. Prix trè modérés, pas plus élevés qu'ailleurs, mais plus de confort.

ON DEMANDE DES SERVANTES

On demande trois servantes lien. prop., Hôtel Royal, St-Albert, bons gages. S'adresser à M. Julien, prop., H-tel Royal, St-Albert.

LIQUIDATION DE MAGASIN

La Compagnie "Morinville Store," de Morinville, Alta, organise une grande vente, qui aura lieu la semaine prochaine, et dont le but est de liquider sans réserve toutes les marchandises qui demeurent encore en magasin. Grandes réductions sur tous les prix.

Navires saisis par les Anglais

Londres, 11 — On estime qu'au moment où l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne il y avait 2000 steamers et 3000 voiliers allemands en pleine mer. Les Anglais sont certains qu'un bon nombre des unités de cette flotte de commerce ont dû être saisies par leurs navires de guerre, dès le premier jour de la guerre.

M. J. A. McNeil, le populaire marchand de tabacs de notre ville, informe sa nombreuse clientèle que l'on trouvera en tout temps à son magasin, 243 avenue Jasper Ouest, ou au comptoir des cigares de l'hôtel Selkirk, un choix important de cigares, cigarettes ou tabacs des meilleures marques. Tous nos compatriotes sont invités à accorder leur clientèle à M. J. A. McNeil, qui n'épargnera aucune peine pour leur donner satisfaction absolue. Journaux et livres français.

SOUMISSIONS

Des soumissions seront reçues immédiatement par le soussigné pour l'achat de l'assortiment et du matériel de "The Alberta Cooperative Asociation Limited," insolvable, consistant en

Epicerie	$ 738.94
Ameublement	1,155.15
	$1,94.09

Pour tous renseignements, s'adresser à

JAS. A. MacKINNON,
Liquidateur officiel.
706 Edifice Tegler. Edmonton, Alta

AGENTS DEMANDES

On demande des agents dans tout le Canada pour vendre des cartes postales-souvenir du Centenaire Cartier, 107 St-Jacques, Montréal. Commission raisonnable.

ON DEMANDE un instituteur ou une institutrice diplômés en français et anglais, catholique, pour le district d'école Overacker. S'adresser à Ernest Chartrand, secrétaire - trésorier, Thérien, Alberta.

Abonnez-vous au "Cour rier de l'Ouest," $1.00 par année.